

BULLETIN N° 202

23 NOVEMBRE 1976

"La foule portait ses pauvres fleurs au plus grand d'entre nos morts, et, par lui, à tous. Je pensais aux nôtres sous la pluie à Froideconche. Je pensais que le Général de Gaulle eût accueilli dans la grande nuit funèbre leur escorte inconnue, et qu'il eût tendu le bras vers eux, à cette heure d'éternité où la France disait avec le chuchotement de la ville éteinte : "Quand vous vous lèverez d'entre les morts..." Alors le Général de Gaulle aurait fait signe aux plus proches de nos tués de monter l'avenue avec lui ; parce que, - comme la paysanne noire derrière le char et le vrai cercueil -, ils n'avaient fait que ce qu'un homme peut faire, mais ils avaient été la France."

André Malraux - Discours de Créteil du 5 octobre 1974

C'était aussi un samedi, 27 novembre 1976, que Bernard Metz a noté : "Plus qu'à notre chef, c'est à l'un des nôtres, certes le moins anonyme et le plus fulgurant, qu'avec le peuple nous avons voulu rendre cet hommage, dont ni les sons, ni les lumières, ni les vols de pigeons, ni le chat énigmatique ne pouvaient exclure une prière, toute autre certes qu'autrefois au bord des tombes fraternelles de nos cimetières de guerre, pour que maintenant survive ce par quoi André Malraux s'était dépassé et nous avait aidés chacun à se dépasser."

Il y a dix ans, nous formions un carré, immobile, figés dans la douleur quand montaient les notes du Requiem de Mozart et qu'au loin, pour la France attentive, sonnaient, sonnaient toujours les cloches de Saint Germain l'Auxerrois. Et plus haut dans le dernier rayonnement du soleil, le Général accueillait d'un geste large et affectueux le Colonel. L'un de nos camarades raconte : "Dans le silence de la clairière, troublé par mon estomac qui criait famine, je vis deux personnes se promener ouvertement, à dix mètres à l'intérieur de la forêt, de l'autre côté du découvert. D'abord je n'en crus pas mes yeux, mais c'était bien lui : le Colonel Berger."

Paul MEYER

VOICI DIX ANS

23 NOVEMBRE 1976

- Et pu défend os non aujors'hui?
- la dignité de l'homme

C'est "L'ESPOIR"
qui ainsi dédicaca
le Colonel Berger
en novembre 1949, lors
du cinquième anniversaire
de nos combats.

Par le commandant Meyer
amicalement

J. Hubert

Faut-il croire que les
événements, importants
pour nous, se passent
essentiellement sous le
signe astral du "Sagittaire",^(*)
région de la Voie lactée "extrêmement riche en étoiles", mais dont aucune
ne brille davantage que l'autre ?

Dannemarie
27 Nov 76
anniversaire

L'origine latine du mot sagittaire signifie "archer", tireur à l'arc. Dans
Larousse: "Ils combattent isolément, à pied et à cheval, et doivent harceler
l'ennemi; ensuite regroupés aux ailes du corps de bataille ou en réserve, ils
tirent par nappes pour rendre inaccessible à l'ennemi une zone déterminée,
permettant ainsi l'action ultérieure de la cavalerie".

(*) 9^e signe du zodiaque dans lequel passe le soleil du 22 novembre au 22 décembre

Ne s'agirait-il pas d'une étrange coïncidence avec ce que furent nos actions au maquis, - où nous combattions souvent "isolément" -, puis au cours des combats dans les rangs de la 1ère Armée Française, - où nous fumes "en réserve" permettant "l'action de la cavalerie" (les chars) ?

Toute notre aventure serait-elle inscrite dans les astres et sur la terre de France du Sud-Ouest à l'Est, sur l'axe de Compostelle, pour aboutir à ce qu'André Malraux désirait dans son coeur . reconquérir "la dignité de l'Homme" ?

Et depuis, la défendre.

Il le fait encore aujourd'hui.

Avec nous.

*

" LES NOTRES "

"Les notres n'ont pas connu l'indifférence de la montagne, ils ont connu celle de la forêt. Et sur leurs corps aussi, des oiseaux chantaient comme sur les corps des soldats de l'An II"

(André Malraux - Discours de Créteil - S.X.74)

Le lendemain de notre rencontre aux pieds de Bastet, donc peu de jours après le 23 novembre 1976, j'écrivais en guise de conclusion au recueil de souvenirs manifestant la pensée des Anciens choqués par la terrible nouvelle de son décès : "Et maintenant, à quoi bon tout ce qui a été rassemblé dans cet ultime hommage à André Malraux... homme d'âme et de sang, avec ses joies explosives, ses hardiesses conquérantes et ses larmes de douleur..." (Bulletin N° 163)

Aujourd'hui, - Dieu m'ayant accordé la grace de témoigner au nom de mes camarades, alors que tant s'en sont allés au-delà des grands sapins et des arcs de triomphe vers la gloire de l'irréel -, je lie un bouquet de leurs réflexions que je dépose dans le silence du parc près de la petite croix de bois disparue et qui ne portait que "M. André Malraux". Sublime effacement et ultime geste du souvenir, comme un chant d'oiseaux.

Sous l'écusson aux armoiries assemblées d'Alsace et de Lorraine sur deux épées de gladiateurs croisées, j'ai gratté l'or et la pourpre des chevrons opposés pour trouver un monogramme, celui de ce Berger d'Altenburg. En vain. Alors j'ai relu les pages nombreuses de neuf dernières années pour confirmer le souvenir de ceux qui "chantaient et allaient l'âme sans épouvante et les pieds sans souliers" dans la foulée même du chef.

J'ai ensuite donné la parole à ces "va-nu-pieds sublimes", afin qu'ils nous disent ce qui en leur coeur subsistait de l'écho de la bataille des Vosges et d'Alsace, près de la Lorraine et avec leurs comparses héroïques des maquis du Sud et des Savoies ou d'ailleurs, tant "la bataille fut longue et acharnée", se poursuivant même au-delà de la Cathédrale, la notre, et le Rhin reconquis par les armes.

Bien d'autres ont écrit des livres ou lu des conférences devant la foule rassemblée. Je n'en connais aucun qui égala "notre Colonel" auquel nous nous sommes frottés dans la boue et dans le sang. "Faute d'être à lui, le ciel était avec lui" durant trente ans après notre première rencontre ; il nous appartient d'en louer Dieu et d'écouter encore les oiseaux chanter au haut de l'arbre qui ne fut pas abattu.

Paul Meyer

*

Fin juillet 43, la Gestapo se manifeste à Clermont et emmène plusieurs Alsaciens-Lorrains de la Gallia. Fin novembre, le vingt cinq, cela recommence : cinq cents sont arrêtés. Cent vingt à cent trente sont "déplacés" en Allemagne et rejoignent les premiers. Nous nous promettons de ne pas les oublier. Moins de dix mois après, nous nous regroupons pour retrouver, par la suite, notre "Berger" à Brest en Haute-Saône. Et nous voici maintenant aux portes de notre chère province sous sa houlette. Merci à notre fameux "Berger" de nous avoir conduit avec Jacquot à travers et au-delà de l'Alsace, presque jusqu'au "nid d'aigle". Pensons à tous ceux qui ne sont pas revenus de cette guerre, déjà bien oubliée, et à l'action de notre chef, que Lalousse passe sous silence en ne retenant que la lutte de "Berger" contre la corruption du temps et l'instinct de la mort de l'homme.

Ce n'est pas à moi de parler de l'homme, car en tant que 2ème classe, je ne l'ai vu de près que deux fois, à la rigueur trois lors de réceptions officielles. D'autres l'ont beaucoup plus approché et ont déjà parlé de lui. Nous avons même pu découvrir des faces très cachées, très intimes. Mais je vous dirai que sa légende l'avait précédé à Ludwigshafen, en particulier son action révolutionnaire d'avant 39. Lorsqu'à une messe les habitants des lieux ont vu tant d'assistants et tant de communiant, ils se demandaient vraiment si les "on dit" étaient vrais. Ils m'en parlèrent ouvertement, car ils ne connaissaient pas ma nationalité (du 15 juin jusque fin juillet 45 je n'étais en uniforme qu'à quelques rapports et le dimanche matin ; le reste du temps j'étais en maillot de bain couleur fauve taillé dans un rideau du théâtre de Donaueschingen et un ruban tricolore de deux sur trois centimètres sur la hanche droite).

Lorsqu'en 76 notre cher André Malraux fermait les yeux et cessait ses activités terrestres, nous perdions avec lui un guide, un "père". Encore merci de tout coeur pour tout ! Voilà ce que me suggère la demande formulée par le rédacteur de notre bulletin en cette veille d'anniversaire : ce n'est pas grand'chose peut-être, mais cela est sincère.

Jean Paulus

*

"Dans le 2ème volume "Le Politique" de Lacouture sur De Gaulle retraçant la situation fin 1944 jusqu'à la fin de la traversée du désert en 1958, pages 71 et 75, j'ai retrouvé un texte qui pourrait constituer ma contribution personnelle au bulletin spécial consacré à André Malraux. A défaut de dactylo ou de photocopiste, j'ai relevé les textes suivants :

"En page 71, il est évoqué l'abandon de Strasbourg sur les ordres d'Eisenhower : "Le secret a été moins gardé à Paris, où, dès le 28 décembre, Juin, en visite au QG d'Eisenhower, a vent du projet, dont il informe de Gaulle ; il n'en faut pas plus au Connétable pour se mettre en garde. Il comprend qu'Eisenhower veut le mettre devant le fait accompli et prépare sa riposte. Dans le recueil des textes de Jean de Lattre intitulé "Ne pas subir", André Kespi écrit que le futur maréchal décida de "prendre en charge la défense de Strasbourg" (en y affectant d'emblée la 1ère DFL, la 3ème DIA et la Brigade Alsace-Lorraine de Malraux) sans attendre le message du Général de Gaulle qui ne lui parvint que "peu après"...

"En page 75 : Hitler n'a pas renoncé pour autant à s'emparer de l'Alsace. La bataille devait durer trois semaines, démontrant que la prudence d'Eisenhower, insupportable du point de vue français, et dont les conséquences eussent pu être terribles au point de vue humain et diplomatique, n'était pas de la pusillanimité. La Wehrmacht était toujours une formidable machine de guerre, Strasbourg et l'Alsace restaient encore des objectifs exaltants pour le Reich. Ayant habilement contribué à éviter la retraite sans se couper de ses alliés américains, de Lattre mènera l'affaire avec le talent et l'énergie que de Gaulle était le premier à reconnaître, utilisant au mieux des forces aussi diverses que la 2ème DB et, - sur un plan beaucoup plus modeste -, la "Brigade Alsace-Lorraine" à laquelle Malraux insufflait une inspiration pathétique qui faisait de cette unité disparate une sorte de rêve éveillé du Gaullisme..."

Le pathétisme... une sorte de rêve éveillé. Je souscris à ce sentiment qui me parait la meilleure évocation de mon état d'esprit alors que j'avais vingt trois ans en 1944 et que je sortais des maquis de Haute-Savoie après avoir effectué des missions de renseignement dès septembre 1940."

Georges Tessier

*

Je vous fais part de l'essentiel des souvenirs personnels, vécus il y a plus de quarante ans au sein de la Brigade et restés accrochés au coeur ou à la mémoire.

La volonté de participer à la libération de notre province et des miens, m'avait fait quitter le groupe de destruction des Basses-Pyrénées du Corps Franc Pomiès pour rejoindre le gros de la Brigade en constitution à Montauban.

La brutale et subite épreuve du feu, subie au Bois le Prince, en fin d'une matinée d'octobre 1944, après une montée en ligne dans le brouillard, est inoubliable. Le souvenir des arrivées et explosions d'obus de mortier de 80mm et des rafales de leurs fameuses mitrailleuses M.G.42, arrosant nos positions formées de trous à ciel ouvert, creusés bruyamment au cours de la matinée dans le brouillard et qui subitement s'avérèrent trop peu profonds pour loger les deux carcasses vulnérables qui s'y terrèrent tête beche. Minutes d'éternité, les pensées affolées tournées vers les siens surtout dans la crainte de ne plus les revoir, au terme d'années d'épreuves et d'espoirs... Vision des premiers morts et blessés. Au soir de cette première épreuve et devant l'inconnu du proche avenir, la confession la plus spontanée, pure et totale qu'il m'ait été donnée d'exprimer dans ma vie, totalement dépouillée aussi, la nuit tombante au pied d'un sapin, fut recueillie par notre aumonier.

La seconde grande épreuve, dont je me souviens avec précision, fut la découverte de la tombe commune de Vignes et Iltis de Iéna, tués à bout portant dans les lignes adverses et entassés près d'une semaine auparavant à contre-pente de la crête du Bois le Prince. Dans leur terre était piqué un élément taillé de branche de hêtre d'environ 30 mm de diamètre, légèrement tordu, à l'écorce grise et claire écornée au couteau sur la face de laquelle une main teutone, ordonnée ou charitable, avait marqué d'une écriture gothique, soignée, au stylo à encre bleue : "zwei franzoesische Soldaten beerdigt den 3.10.1944" (Domage que ce fait n'ait pu être inséré dans le livre de la Brigade de Léon Mercadet). A l'exhumation entreprise aussitôt, à environ cinquante centimètres de profondeur, recouvert de branches de sapin, reposait de dos le premier camarade gisant, désarticulé, lourd, face à son camarade d'infortune se trouvant sous lui. Des arrivées subites d'obus de mortiers nous obligèrent un moment à nous joindre à eux, avant de pouvoir les emporter, souillés de terre, mouillés sur des brancards...

D'autres souvenirs encore : la vision du hêtre coupé en deux, à mi hauteur, par le premier obus de mortier tombé ce jour-là au Mont Brocheux, à quelques cinq mètres du groupe que plusieurs d'entre nous formaient debout. Cet arbre nous a sans doute sauvé la vie ou tout au moins évité d'être blessés, alors que nous nous trouvions à l'impact de sa trajectoire normale. La surprise jouant, je vois encore, après l'explosion, le petit nuage gris entourant l'arbre, alors que la partie supérieure descendait lentement le long du demi tronc inférieur. Je pense parfois à lui quand je vois ses frères qui peuplent nos belles forêts et futaies...

En ce qui concerne notre Colonel Berger, peu de choses me reviennent à son sujet, ayant nécessairement à l'époque, vécu en compagnie et à l'écart des Etats-Major. Pourtant ayant assisté à Remiremont à une réunion générale, aussitôt après l'affaire du Bois le Prince, je me rappelle l'esprit et l'effet de sa phrase-choc : "Je remercie ceux qui sont morts et ceux qui demain vont mourir." Ils nous a certainement permis, en nous réunissant sous sa notoriété et sa personnalité, nous les volontaires d'Alsace, de Lorraine et nos Amis, de contribuer, à notre mesure, à retrouver l'indépendance et l'honneur de notre pays. La Brigade fut celle de notre jeunesse spontanée et de nos idéaux, conclusion logique de quatre années d'humiliation et d'espoir, à l'aube d'une liberté retrouvée. Il est bon d'y repenser, chose que les nuages gris de nouveaux dangers obscurcissent notre monde toujours vulnérable et imparfait.

René Martin

*

Véronique Filozof, par l'intermédiaire de Patrice Hovald, raconte : "... C'était à Strasbourg. J'avais fait la connaissance d'un homme, d'un homme d'une culture extraordinarie et, avec ça, habillé de bleu marine, chemise blanche, cravate sombre, souliers noirs... Et alors le français qu'il parlait. Ah ! que c'était beau. C'était Monsieur Landwerlin - Rue des Frères ! Le cher Octave qui a été l'un des "maréchaux" du Colonel Berger, commandant la Brigade Alsace-Lorraine, en 1944, avec Ancel-Diener, René Dopff, Charles Fleiss, Paul Meyer et d'autres... - Tout ça, je ne savais plus. Après tout, j'ai du le savoir puisque la Brigade est issue du Périgord. - En partie, oui. - Alors bon. Monsieur Landwerlin m'a dit : "Exposez chez moi..." Donc, je suis un jour dans cette merveilleuse librairie. Monsieur Landwerlin et moi on discutait...

Un homme arrive, du genre sec et cinglant à la fois. C'était le grand viticulteur alsacien, René Dopff. Il était comment dire ? court, assez agité et très drôle. Il a tout de suite commencé

à raconter des histoires à tomber par terre, Monsieur Landwerlin a tout de même réussi à le faire taire. Et il m'a présentée. Du coup, Monsieur Dopff a pris tout son sérieux. C'est comme ça que l'on dit ? Il m'a considérée. Puis il a regardé ma peinture. Commentaire : "Jamais vu ça. C'est extraordinaire." Je me suis sentie un peu fière. C'est alors que cela s'est produit...

La porte s'est ouverte et s'est refermée avec fracas. Je l'ai tout de suite reconnu à cause de la photo de Gisèle Freund, manteau noir sur les épaules, mèche... Et ce regard inoubliable, ce grand corps, le ravage de ce visage (c'est le plus beau visage que j'ai jamais vu). C'était.. - André Malraux - Oui (elle dit ce "oui" dans un souffle). C'était André Malraux. Comment je pourrais dire : la foudre. - Et alors ? - Il venait, si j'ai bien compris, de voir le monseigneur de la Cathédrale, ton copain... - Pierre Bockel. - Oui c'est ça. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre. Les deux autres l'appelaient "mon Colonel", je ne savais pas pourquoi. Et Monsieur Octave m'a présentée...

Moi qui suis petite, je me suis sentie encore plus petite. Il s'est approché, ce Colonel si beau, ministre de la Culture et ses yeux im-mens-es ont souri. Il a baisé la main. J'ai eu en pleine vision son regard et il a dit : "Nous allons voir". Il y a eu un silence de mort. Il a jeté son manteau par terre (Monsieur Dopff l'a mis sur une chaise) et très penché (il était très grand) il a... scruté chaque dessin, chaque trait, chaque toile, chaque couleur. Personne ne bougeait. Pour moi c'était merveilleux et intolérable...

- Pourquoi il s'était fait appeler "le colonel Berger" pendant la Résistance ? - Parce que son nom s'écrit de la même manière en français et en allemand. Il considérait que l'Alsace est un haut point de rencontre et de culture. Et les Alsaciens ont oublié que c'est Malraux qui l'a proclamé plus fort et plus haut que les autres... Que s'est-il passé après ? - Il m'a dit : "Il faudra se revoir"... c'est une des plus belles choses qui me soit arrivée..."

*

Vous m'aviez demandé quelques souvenirs à l'occasion du 10ème anniversaire de la mort d'André Malraux. On hésite à livrer, fut-ce pour un bulletin destiné à des camarades, des impressions très personnelles. A partir d'un certain âge la mémoire peut devenir défaillante, aussi demanderais-je à mes camarades de me pardonner certains oublis bien involontaires.

Lorrain, j'avais toujours résolu de reconduire ces "messieurs" (je n'ai jamais employé le mot "chleux" porté par une ethnie du Sud Maroc ultra sympathique) manu militari hors de notre pays et surtout de Lorraine et d'Alsace.

Remontant début septembre 44 la Vallée du Rhone depuis Valence à bicyclette, je n'attendais que l'occasion de me joindre à une formation militaire en accord avec mes idéaux. Or, après la visite du Général De Gaulle à Lyon, je me trouvais à déjeuner dans un petit bistrot lorsqu'entrèrent quelques uniformes portant un brassard F.F.I. "Alsace Lorraine". Parmi eux, un aumonier auquel spontanément je me présentai en lui faisant part de mon désir. La confiance fut immédiate et réciproque et rendez-vous fut pris pour le lendemain et je fus incorporé. Le bureau de la compagnie Iena était composé de deux personnes : l'un grand blond et adjudant, l'autre dont le nom est resté dans ma mémoire à cause d'un jeu de mots sur son nom : Soulas (dont on disait à tort "toujours saoul et jamais là"). Je devais en mai 1950 le retrouver par le plus grand des hasards à Barcelone, lors d'un voyage en Espagne.

J'avais terminé la campagne de 39/40 comme maréchal des logis à la 11ème D.I. On manquait d'un adjoint au chef de section (Lieutenant Scalliet) et l'on me prit à ce titre en raison de mon "expérience". Dans la section, il y avait beaucoup de jeunes : 2 garçons de 15 ans, les frères Abrahamson, le jeune Gaulejac... et j'avais déjà 33 ans. Habillé correctement, j'avais pu compléter ma tenue d'un grand gilet sans manche en cuir américain de 17/18 déjà utilisé en 39/40 assorti d'un ceinturon que j'avais joints à mon baluchon civil. Je pus également garder mon précieux vélo. Ce harnachement devait me servir quelques jours plus tard, les 24/26 septembre 44, lorsque nous arrivâmes à Froideconche, Corraviller et le Bois le Prince où notre section arrivée à la nuit tombante devait relever le lendemain nos camarades d'Iéna déjà engagés en avant-poste.

Je passai une nuit très fraîche dans l'herbe non loin d'un capitaine d'un régiment de l'armée d'Afrique dont j'appris qu'il s'appelait Rouvillois et que je savais avoir été longtemps l'officier d'ordonnance du Mal Lyautey, ce grand Lorrain que j'avais connu lorsque j'étais étudiant à Nancy. Seuls Lyautey et Malraux m'ont donné l'impression physique du génie. Je me rapprochais aussi de mes chères Vosges puisque nous étions au-dessus du Thillot.

La journée du lendemain fut assez agitée. De jeunes SS à 150 m en face de nous "en voulaient", chacun fit son trou individuel, le Colonel Berger (dont j'ignorais le véritable nom) et le Lt Colonel Jacquot s'aventurèrent dans le no-man-land, Bockel passa aussi nous voir. J'allais d'un trou à l'autre inquiet de la protection de mes nouveaux camarades avec le cher Robic alors caporal. Au courant de l'après-midi un char ami vint se montrer dans la clairière qui nous séparait des allemands et cela tirait des deux côtés. Je tirai alors mes premiers coups de mousqueton sur nos vis-à-vis délogés par notre Scherman. L'odeur de la poudre est-elle un excitant ?

C'est alors, je crois, que j'appris que le jeune Gaulejac venait d'être touché. Alors, j'allai quelques cinquante mètres derrière dans le bois pour prévenir : il était hélas tué d'une balle en plein coeur. C'est alors que je reçus dans la jambe droite comme un grand coup de baton qui se mit très vite à saigner et un éclat dans l'avant-bras gauche. Tandis que l'engagement continuait, de dévoués et courageux brancardiers transportaient les blessés pour nous mener aux ambulances stationnées près du col. Ils durent se coucher plus d'une fois à cause des tirs ennemis. Je me retrouvai le soir à l'Hôpital de Luxeuil sur la table d'opération sans pouvoir toutefois être radiographié par manque d'électricité.

On apprenait le lendemain matin que le Col Jacquot était blessé gravement et par mon voisin de lit Dechalup que le Col Berger n'était autre que André Malraux. Cette découverte me causa joie et fierté. Non seulement la Brigade "très chrétienne" répondait à mes aspirations profondes mais aussi à mon admiration pour le grand auteur de la Condition Humaine. Aussi, j'écarquillai les yeux quand il vint à l'hôpital nous visiter et quand Jacquot, qu'on croyait perdu, reçut du Gal de Lattre la cravatte de la Légion d'Honneur.

Par la suite, je devais bien sur le revoir maintes fois comme à Ste Odile, à des prises d'armes et quand il venait voir ses hommes dans leurs diverses unités : on faisait cercle autour de lui et très simplement avec les mots de tous les jours il nous disait pourquoi il fallait extirper le nazisme, le fascisme de notre Monde, ce qu'il entrecoupait parfois de quelques blagues qui nous ravissaient tous.

Le 16 mars 1945, je lui fis demander si je pouvais lui faire mes adieux. C'était à Graffenstaden. Il vint, se promena avec moi de long en large plein de gentillesse. Mais qu'on ne me demande pas combien de temps et ce qu'il me dit ; j'étais si intimidé et ému que j'ai tout oublié.

Gérard du Chatel Résie

*

AVIONS-NOUS OUBLIE ANDRE MALRAUX DEPUIS 1976 ?

- 165- II-77 : - Les fioretti d'André Malraux (Yves Florenne)
 - Un autre Malraux (Brigitte Friang)
- 167- IV-77 : - Exposition consacrée à André Malraux à Paris (Chancellerie de l'Ordre de la Libération du 19 novembre au 19 décembre 1977)
 - L'Avenue de Magny à Metz devient Avenue André Malraux (15.10.1977)
 - La Libération avec la Brigade Alsace-Lorraine du Colonel Berger (Paul Meyer)
- 168- I-77 : - André Malraux et les femmes soldats (l'Appel)
 - Malraux - La rencontre avec l'Histoire (Exposition à Mulhouse du 3 au 31.03.78)
 - Toutes ces années... et André Malraux (Patrice Hovald)
- 169- II-78 : - La Brigade Indépendante (Pierre-Elie Jacquot)
 - Les marronniers de Boulogne (Alain Malraux)
 - La Brigade Indépendante Alsace-Lorraine (Section du Bas-Rhin de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine)
- 170-III-78 : - Au fil d'une lecture (Roger Hédoyard)
 - Malraux en 1935 (Gisèle Freund)
- 171- IV-78 : - Malraux opportuniste ? (Pierre Bockel)
 - Alsace - Historique (N° 18)
- 172- I-79 : - Allez-y les gars ! (Le Déporté N° 343)
 - Avec la Brigade FFI Alsace-Lorraine (Paul Lambert)
- 173- II-79 : - Lettre à Serge Bromberger par André Malraux (mai 72)

- 174-III-79 : - L'avenir est à ceux qui s'aiment ou L'Alphabet des sentiments (Jean Chalou)
 - Le temps des partisans (Robert Noireau)
 - L'aventure incertaine (Claude Bourdet)
 - André Malraux, une vie dans le siècle (Jean Lacouture)
 - Le Maquis de Corrèze, 120 témoins et combattants (Roger Lescure)
- 175- IV-79 : - Ce qui est immortel (Maurice Druon)
 - Notre Malraux (Philippe et François de Saint-Cheron)
 - André Malraux (ouvrage collectif chez Hachette)
- 176- I-80 : - Malraux à la Maison Blanche (mémoires de Kissinger - 1979)
- 177- II-80 : - L'hommage à Malraux (Patrice Hovald)
- 179- IV-80 : - Malraux et la caricature (Jacques Faizant)
 - De Gaulle par Malraux (Moretti à l'occasion du 10ème anniversaire décès du 09.09.1970)
- 181- II-81 : - André Malraux (André Frossard)
- 182-III-81 : - Une émission sur Malraux jeune homme
- 183- IV-81 : - Ce merveilleux amant : André Malraux (Jean-Marie Ronart)
 - La liberté souffre violence (Elisabeth de Méribel)
- 184- I-82 : - Malraux et Pompidou (Jean Cau)
 - Des origines du Bataillon Metz (Charles Pleis)
- 186-III-82 : - Malrucisme (Figaro Magazine)
 - La foi de Malraux (Philippe de Saint-Cheron)
 - Histoire de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine (Paul Meyer)
- 187- IV-82 : - Le souvenir exprimé (places ou artères André Malraux)
- 189- II-83 : - André Malraux (oeuvres Michel de l'Ormerai)
- 190-III-83 : - Mémoires (Raymond Aron)
 - Famille Malraux (Paul Meyer)
- 192- I-84 : - Picasso et Malraux (FCE N° 1928)
- 193- II-84 : - La chatte de Malraux (Paul Meyer)
- 194-III-84 : - La Brigade Alsace-Lorraine (Léon Mercadet)
- 195- IV-84 : - André Malraux et les éditeurs (Signatures N° 171)
 - André Malraux, entretiens et précisions (Roger Stéphane)
 - La très mystérieuse histoire de Cat-Malraux (Patrice Hovald)
- 196- I-85 : - Exposition itinérante pour le 40ème anniversaire de la libération de Colmar
 - La cathédrale de Strasbourg (16.12.44)
 - Ma rencontre avec André Malraux (Fernand Say - Libération de Hagenbach)
 - Malraux et la photographie (Gisèle Freund)
- 197- II-85 : - La présence du Colonel Berger (Patrice Hovald)
 - Le PC du Colonel Berger à Illkirch-Graffenstaden (40ème Congrès National - Strasbourg 17/18.05.1985)
 - Rue André Malraux à Thann (Julien Libold - 08.05.1985)
 - Pour dire (Patrice Hovald)
 - Ecoute-moi, écoute-moi bien ou la messe de Strasbourg du 17.05.85 (Patrice Hovald)
- 198-III-85 : - A propos de Malraux (Paul Meyer)
 - Hommage à sa voix (Paul Meyer)
 - Rue André Malraux à Strasbourg (Dernières Nouvelles d'Alsace)
 - Salle André Malraux à la Faculté de Lettres de Mulhouse (05.11.1985)
 - 23 novembre 1976 (Paul Meyer)
- 199- IV-85 : - André Malraux et De Gaulle (André Astoux)
 - Allons au-delà de notre Colonel Berger (Paul Meyer)
- 200- I-86 : - Rue de la Brigade Alsace-Lorraine à Mulhouse (Paul Meyer)
 - Ordre N° 3 du Général Touzet du Vigier (27.02.45)
- 201- II-86 : - Froide couche, mon amour (Patrice Hovald)
 - Froideconche (Un de Iéna)
 - André Malraux (dictionnaire encyclopédique Larousse - Déc. 85)
 - Pagnol et Malraux (Nicole Manuelle)
 - Chouraqui et Malraux (Paul Meyer)

BIBLIOTHEQUE ANDRE MALRAUX

Jeudi le 29 mai 1986, le Ministre de la Culture et de la Communication François Léotard a inauguré la "Bibliothèque André Malraux" à Ermont (95120 - Val d'Oise). Le fascicule sur la Brigade édité par la Section "BR" et le livre de Mercadet ont été mis à la disposition de l'organisatrice. (Nous ne disposons d'aucun document relatif à cette manifestation).

ANDRE MALRAUX
vu à travers "Clara Malraux" de Christian de Bartillat

Christian de Bartillat est un éditeur-écrivain, romancier, historien, ayant rencontré Clara Malraux, (née Goldschmitt, en 1897), pendant deux ans avant sa mort à 85 ans, pour recueillir un témoignage "de tendresse et de douceur" sur les "enfants et les rêves ; les femmes ; le judaïsme ; la traversée de tout un siècle ; l'ouverture du monde... autant de thèmes essentiels pour celle qui fut pendant si longtemps la compagne d'André Malraux, l'un des génies de ce temps". (Librairie académique Péris - Paris). Dans la présente lecture, ne retenons que les textes ayant un rapport étroit avec le Colonel tel que nous le connaissons ou croyions le connaître. Ce livre de 200 pages est dédié "A Florence Renais, en souvenir de sa mère".

*

L'auteur a rencontré très peu André Malraux, la première fois semblant se situer en 1960 lors d'une réception : "Il s'était retiré dans un recoin du salon ; personne n'osait aborder le maître. Comme je tentai lentement de m'approcher, il me fit à sa manière un signe cabalistique qui appelait ma présence. Il se mit alors à parler de tout et de rien avec une concision saisissante. Abasourdi par ce diable d'homme qui semblait dialoguer derrière moi avec des milliers de moi, inconnus, dispersés, j'eus la crainte d'avoir rencontré le "commandeur" (p. 62).

Il le rencontra encore deux fois, puis : "La dernière" fausse "rencontre fut une visite à Verrières où, creusant et labourant ses Antimémoires, il ne nous reçut point. J'entendis dans la pièce voisine une toux rauque qui s'achevait dans un rale. Ce fut tout : le fantôme inoubliable avait disparu" (p. 63)

*

Dans l'avant-propos du livre est définie la relation de l'auteur avec Clara Malraux. "Je l'ai connue tardivement. Elle est pour moi la femme du soir, qui garde toutes les ressources du matin... mais elle veut aussi, du début jusqu'à la fin, s'affirmer comme Clara sans Malraux, bien que cette longue aventure ait laissé des traces ineffaçables" (p. 9). Clara "est jusqu'à 24 ans l'éternelle petite fille... c'est sans doute une des explications de la future équipée avec l'homme le plus génial et le plus farfelu de ce siècle" qui "forgera les rêves de Dieu dans l'instant de l'histoire". André Malraux "sera pendant 15 ans l'incarnation de son amour, l'aliment de son esprit et le meneur d'une aventure qui les conduira vers les quatre coins du monde, là où il se passe toujours quelque chose. Il apporte le génie" (p. 17).

Il était la vision, elle était le regard. Le compagnon, "est homme dont les yeux assoiffés d'absolu se perdent au loin", qui avait été l'Inconnu devient peu à peu l'adversaire ("quoique Clara pendant 15 ans s'efforcera de jouer les épouses et y parviendra fort mal"). Souvent le combat qu'elle menait contre lui, pour ne pas devenir un écho ou le miroir, l'atteignait au plus vif de son orgueil. "Vivre avec lui (d'autant qu'il vivait déjà avec une autre) était un cadeau royal que je payais de ma disparition". Puis c'est la rupture, qui se passe à Toulouse le 18 janvier 1942 à la terrasse d'un café. Après cela "Malraux va - assez tard - s'engager dans le combat de la Résistance et devenir le chantre du gaullisme, puis le porte-parole de l'armée des ombres et l'inlassable artisan des lumières de son siècle clair-obscur" (p. 17-19).

*

André et Clara se rencontrèrent en 1921 : lui a dix-neuf ans, elle vingt-quatre : "Quand je rencontre André, j'étais prête à aimer en lui les jeunes aventuriers"... "Ils aiment l'un et l'autre l'art et surtout le jeu. Quand le grand jeu cessera ils se sépareront". Les fiançailles eurent lieu à Florence : "Il voulait tout. Je voulais tout. Il dansait... mal, récitait des poèmes avec cette voix sourde et tremblante... le visage secoué de constantes vibrations nerveuses qui en cet instant semblaient nées de l'intérêt de sa participation à toutes les émotions que l'art peut

susciter" (p. 64). Puis "ils reviennent, se marient, n'importe où, au temple, à la synagogue, à l'église, pourquoi pas dans une mosquée", tout simplement chez M. le Maire où son alliance trop large menaçait déjà de s'échapper. Ils repartent aussitôt vers Frague..." (p. 65). De quoi vivent-ils ? "De l'air d'une époque et surtout de spéculation boursière qui, après quelques jolis coups, les mène au désastre financier" (p. 66).

Mais qui était Malraux ? Il "rejetait son enfance, il ne voulait rien en savoir. André, avec lequel j'ai vécu si longtemps refusait qu'on en parle. Il n'y faisait jamais la moindre allusion... Je crois que le fond était l'image d'une mère qui ne supportait pas son destin de femme abandonnée". L'enfance apparaissait-elle à Malraux comme "une sorte de péché qu'il exorcisera toute sa vie ?" (p. 41).

Clara dit : "Il maniait admirablement les idées, il était érudit, courageux, parfois plein d'humour, susceptible souvent". Sans doute fut-il jaloux de sa femme au point qu'elle, - qui avait des dons depuis toute jeune fille -, n'écrivit jamais puisque ses écrits, à lui, "ont un peu compensé mon silence". La tempête eut lieu lorsqu'il sut par elle, qui avait alors cinquante ans, son intention de publier le "livre de comptes". "Voilà ce que vous avez fait de tant d'années d'amour, me lança-t-il à la tête, tandis que d'un geste sur mais irrité il jetait mes papiers à l'autre bout de la pièce" (p. 75).

"Celui qui fut le compagnon le plus marquant de ma vie" dit un jour : "Je mens, mais mes mensonges deviennent des vérités". Il me fit soupçonner une solidarité masculine inconnue de moi ; il me révéla l'existence de la misogynie" et cependant "il voulait que je fusse Lui" (p. 67). Contradiction ? "Soyez la plus juive et la plus femme possible, c'est comme cela que vous m'intéressez" lui avait-il déclaré peu après leur rencontre (p. 65). Mettons un point final à cet amour : Clara ne demeura pas très longtemps fidèle à André, qui la trompa ardemment.

*

L'auteur pose une question à Clara qui vient de lui démontrer la supériorité de la femme sur l'homme ("Qu'il accepte ou non, l'homme a séjourné neuf mois dans le ventre d'une femme. Elle était son lien avec l'extérieur ; il s'alimentait à travers elle. La naissance est d'abord le rejet de ce qui fut une fusion absolue : une expulsion. Et tous les moyens seront bons pour effacer cette humiliation première..." - p. 90). "Malraux devait penser autrement. Ne vous a-t-il pas dit un jour que l'existence de la femme lui paraissait douteuse ? - André avait des mots dont il ne se rendait même pas compte, par exemple lorsqu'il disait : "Ca, c'est de la peinture de femme", ou "de la littérature de femme"... Il y avait là une infériorité congénitale (p. 93). C'était l'appréciation d'une féministe livrant un "combat amoureux par la plume... contre l'omniprésence d'un compagnon" l'ayant "entraînée dans des aventures inoubliables et hypnotisée par son génie qui n'avait pour destin que lui-même" (p. 104).

"Si Clara a très tôt découvert les défauts de son compagnon - qu'elle avait voulu ne pas voir - elle ne reniera jamais les qualités d'un homme avec lequel pendant quinze ans "elle ne s'était jamais ennuyée" et qui avait donné un sens à sa vie" (p. 125). Elle sera l'épouse, "Juive persécutée", mère juive et plus tard résistante pour ne pas être une juive humiliée", consciente de devoir sauver avant tout leur fille pendant ces quatre ans "d'errance" (1940-44) ; l'antisémitisme lui révélera "le Dieu de l'Écriture" (p. 120) et lui fait détester les "jeux sanglants" de la guerre : "je hais le courage de forfanterie" (p. 126).

Avant cela, elle avait questionné : "Que faire dans un monde dont Dieu a disparu ? André Malraux situe sa réponse successivement dans le jeu de la gratuité absolue, de l'héroïsme "inutile" et dans une oeuvre qui veut réintégrer dans le domaine de l'art une divinité perdue" (p. 114). "Nous sommes la première civilisation qui se sent coupable, conséquence de la mort de Dieu". Mais il s'acharnera, "dans son irrésistible quête de l'Absolu, à retrouver Dieu partout. "Avec ses armes propres à dominer le monde par l'écriture en imposant sa vision", Malraux s'était tourné, avec Clara, vers une nouvelle philosophie montant de l'Est ; cette approche de la vie, dont seule l'efficacité retenait son attention et non sa justification intellectuelle et morale, dont l'application sociale exclue "l'obsession de la mort", va le décevoir lorsque viendra le temps où il sera "hanté par l'absurde" et combattra "avec acharnement et inconscience pour l'équipée espagnole qui se terminera le 6 décembre 1936 par l'accident d'avion qui lui fera confier à Clara : "J'en ai assez de me battre pour des causes perdues".

*

Pour conclure : "Pendant toute la partie de ma vie où j'ai vécu avec Malraux, je n'étais rien. Et c'était d'autant plus dur pour moi que j'avais été quelque chose. Puis j'ai été la femme répudiée du grand homme..." (p. 184).

ALBUM MALRAUX

En juin 1986, Gallimard publie à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade un album consacré à André Malraux. Il comprend, parmi ses 368 pages, 517 documents et près de 500 noms propres. Cette iconographie a été choisie et commentée par Jean Lescur, "ami de Malraux de longue date, poète et résistant, particulièrement qualifié pour raconter en images la vie de celui qui fut aussi, pendant plusieurs années, son ministre de tutelle".

"La route d'André Malraux est placée sous le signe de la rencontre - rencontre de l'amitié - qui lui sera nécessaire comme la réflexion ou l'engagement ; rencontre de la littérature, qui lui apportera le rêve par la lecture ou par l'écriture ; rencontre avec la mort, qui frappera avec obstination et régularité son entourage le plus intime". Son enfance est "sérieuse, voire grave", son adolescence est "dominée par un sentiment de révolte qui l'emporte de loin sur une aspiration à la notoriété".

Au début, dans les années 20, "tout s'entremêle tumultueusement dans sa vie : apprentissage, réflexion, écriture, confrontations". Il éprouve des difficultés financières et son aventure indochinoise "lui apportera l'amertume d'une défaite et la détermination d'un combat à mener contre les colonialistes" mais aussi "la poursuite frénétique du dialogue, de l'amitié, de la communication, de la création. De ces activités foisonnantes émerge peu à peu un homme en qui s'unissent l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité. A chaque livre d'André Malraux va se dresser comme un calvaire aux grands carrefours du siècle qu'il ira lui-même explorer : révolution chinoise, guerre civile espagnole, guerre mondiale, résistance à l'occupant, libération du territoire, combats politiques".

*

Le livre-album est introduit par cette phrase : "Il faut une solide philosophie de l'imprudence pour s'embarquer dans la biographie d'un monsieur qui a dit : "L'homme ne se construit pas chronologiquement, les moments de la vie ne s'additionnent pas les uns aux autres dans une accumulation ordonnée. Les biographies qui vont de l'âge de cinq ans à l'âge de cinquante ans sont de fausses confessions". Ce qui aggrave l'imprudence du projet, c'est qu'il s'agit d'une biographie imagée : "Des images ne composent pas une biographie, des événements non plus". Et "mes photos d'enfant... expriment moins encore ma vie que la succession de ceux qui m'y accompagnent". Je patageais. Je ne savais pas par quel bout le prendre, cet homme. Tout cela, bien sur, affreusement lacunaire et tout juste indicatif. L'énigmatique de toute vie n'est plus dans les ténèbres de ce qu'elle va devenir. Il est dans ce qu'elle est et sans doute, aurait dit Malraux, dans la place qu'elle va prendre dans d'autres vies, dans sa métamorphose en la question qu'elle devient et qu'elle va poser à toute conscience qui la considèrera".

*

Je vous propose de feuilleter ce volume pour y découvrir quelques aspects de la "fausse confession" d'André Malraux jeune et à la recherche de lui-même, tout en négligeant par la suite son histoire littéraire et sa quête de la vie et de l'au-delà de la mort : "Tout homme rêve d'être Dieu" (La Condition Humaine), pour ne retenir que quelques images de sa présence à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine. Elles ne nous sont pas inconnues et émanent de collections particulières, de Christian Placais, des éditions Gallimard, de Pierre Bockel, d'André Chamson, de Florence Resnais, de l'ECP-Armées, etc. Dans le texte accompagnateur apparaissent des erreurs que chacun redressera en conscience.

Ce n'est pas la première fois que je constate des "contre-vérités" - reproches que j'ai encaissés déjà moi-même de la part de camarades -, la bonne foi de leurs auteurs ne pouvant cependant être mise en doute, sinon ils falsifieraient l'Histoire et travestiraient la vérité. Je ne prêterai à personne de si noirs desseins.

*

Quels sont les textes ayant trait à la Brigade ? P. 52, on trouve d'abord une assertion qu'il me plairait voir confirmée par ceux qui ont préparé ou partagé les repas à la popote avec le Colonel Berger : "Il aime, il aimera toujours manger fin et inviter (1919)". Ensuite, p. 92, une analyse qui se révélera constante au cours de toute sa vie : "Les choses sérieuses sont d'abord celles de l'amitié et du dialogue". Le Figaro Magazine du 7 juin 1986 note : "portrait d'un homme profondément original, audacieux dans l'action comme dans la réflexion. Un de ces hommes dont l'absence creuse un vide".

*

Le passé militaire d'André Malraux nous est connu, qu'on nous permette cependant ce bref rappel à la p. 171 : "Réformé en 1922 (en p. 76 est reproduit le fac simulé d'une carte postale rédigée de sa main : "Je suis réformé définitivement et vais être démobilisé aujourd'hui, lundi à 4 heures. Nous partons à Cologne et serons sans aucun doute à Paris à la fin de la semaine. Baisers. André"), Malraux (descendu en Corrèze au lendemain du pacte germano-soviétique du 23 août 1939) revient s'engager. L'administration militaire n'estime pas cet héroïsme urgent. On lui écrira. Ce sera en mars. Versé dans les chars de combat au D.C. 41 EI (il avait demandé l'aviation, estimant y avoir une petite expérience - Guerre d'Espagne). Deuxième classe à la caserne de Provins. "Je vois donc les copains de près". Expérience de la chambrée. On blague. Le Maréchal des Logis Albert Beuret détecte, dès son entrée dans la cour, cet "aristocrate" plein de bonne volonté qui va faire de louables efforts pour marcher au pas. Sans y arriver vraiment...

En mai 1940, "l'apprenti tanqueur" fait mouvement. A pied. "Nos chars de Provins étaient hors d'état de nous porter hors du polygone d'entraînement"... "Très légèrement blessé", le 14 juin (par ses souliers), il est fait prisonnier le 16. Près de Sens, à Fruney. Rencontres dans le camp. L'abbé Magnét "futur aumônier du Vercors (qui sera tué aux Glières) l'invite dans la Drome. Ils se portent volontaires pour la moisson, "ensemble" et à leurs frais (en septembre). Couchés dans la paille jusqu'à ce qu'un officier autrichien, M. de Metternich, leur fasse donner un matelas. En novembre, Malraux profite des conditions assez particulières de la détention des prisonniers pour filer. "Comme je m'appelle Georges, je n'ai pas été fait prisonnier en tant qu'André et j'ai été traité comme les autres. Ce n'est pas à recommander comme vacances, mais il ne faut rien exagérer" écrit André Malraux dans un résumé de ses activités au début de la guerre (fac simulé p. 173). Cette histoire de prénom qui le sauvera encore une fois à la prison de Toulouse en 1944, mérite les éclaircissements suivants : p. 19 : "Le 3 novembre 1901, Berthe Malraux née Lamy, épouse depuis un an de Malraux Fernand, met au monde à Paris un enfant de sexe masculin : Georges André. Ainsi, André Malraux est-il d'abord, et pour l'état civil, Georges. Ce duel singulier fera peut-être que Georges, quarante-trois ans plus tard, égarera la Gestapo et sauvera André".

*

On va retrouver Malraux avec Josette Clotis et leur fils Pierre-Gauthier (qui est né le 5 novembre 1940 à Neuilly) à Hyères, à Nice, puis à Roquebrune-Cap-Martin. Par l'intermédiaire de Varian Fry (jeune américain qui dirige à Marseille le Centre américain de secours - C.A.S. - évacuant "plus ou moins légalement vers les U.S.A. des gens menacés"), Malraux veut contacter de Gaulle ; mais l'agent de liaison est arrêté, le message ne parviendra donc pas. "Malraux pensera longtemps que de Gaulle n'a pas voulu de lui. Il dit à Emmanuel d'Astier qui le presse de rejoindre la France Libre : "Je marche, mais je marche seul". Repos forcé, il en profite pour écrire (dont en particulier "Les Noyers de l'Altenburg") (p. 174).

"L'arrivée des allemands en zone sud le 11 novembre 1942 a enlevé à Malraux toute chance d'envoyer ses manuscrits aux U.S.A. Il quitte Saint-Jean-Cap-Ferrat. Les allemands pillent sa bibliothèque (p. 176). En septembre 1942, les Malraux étaient allés chez les Chevasson, occasion pour André de prendre contact avec un officier britannique du réseau Buckmaster. Lorsqu'ils reviennent dans la région de Saint-Chamand, le notaire leur loue le château. On y cueille des fleurs des champs avec Bimbo (Pierre-Gauthier) deux ans. Josette aime fleurs, arbres, prairies. Apprend-elle à Malraux à les regarder comme il regarde les chats ? Roland, début 1943, a épousé Madeleine Lioux. Ils vont avoir un fils, Alain. En mars, Josette, elle aussi, accouche : second fils de Malraux, Vincent. La guerre a basculé. Trente ans plus tard, Malraux dira à Tadao Takemoto : "Dans certains cas (par exemple la Résistance) est-ce moi qui ai choisi l'action ou elle qui m'a choisi ?" (p. 180).

*

Les contacts qu'il a établis dans le Lot vont lui permettre de jouer un rôle, urgent, de rassembleur. Pas commode. Les guerres intérieures entre communistes et non-communistes coûtent cher à la Résistance, au point que le Major Jack (Jacques Poirier) envoyé de Londres pour assurer les parachutages d'armes au Maquis de Malraux se fait passer pour anglais afin de ne pas devoir prendre parti et de pouvoir "faire la guerre en paix" (p. 181). Malraux dira en 1967 à Julien Besançon : "Pendant la guerre, je me suis trouvé en face d'une part du prolétariat, de l'autre de la France. J'ai épousé la France... A l'heure actuelle, je subordonne la justice sociale à la nation parce que je pense que si l'on ne s'appuie pas sur la nation, on ne fera pas de justice sociale, on fera des discours" (p. 182). Voici une note étrange en p.183 : "Le 9 juillet 1944, le plus important parachutage d'armes réalisé de la Norvège à l'Indochine pendant cette guerre, selon le Général Gubbing Chef du S.O.E., est accompli grâce au Colonel Berger".

"Dans la Résistance Malraux a pris le nom de son héros des Noyers de l'Altenburg (et le grade qu'il avait en Espagne : "Colonel"). La division Das Reich n'atteindra le champ de bataille que hors d'état de combattre. Le 22 juillet, alors qu'il va "arbitrer un conflit entre un maquis Buckmaster et un maquis F.T.P. l'auto où est Malraux tombe, devant Gramat, sur une colonne allemande. Fusillade. Chauffeur tué. Fuyant, Malraux est blessé à la jambe. Arrêté. Simulacre d'exécution. Repos. Le peloton s'éloigne, rigolard. Malraux est transporté à Villefranche-en-Rouergue. Au couvent. Emmené à Toulouse. Prison Saint-Michel. Nouvel interrogatoire. Cafouillage des allemands : entre Georges et André, ils ne s'y retrouvent pas, d'autant plus que le dossier qu'ils ont reçu concerne Roland. Au matin la Wehrmacht décroche" (p. 184).

"Malraux remonte à Paris fin aout, en plein délire de la libération. Ses frères, dans la Résistance dès les premières heures et très engagés, ont été arrêtés. Claude début mars, exécuté peu après, en avril croit-on. Roland (Adjoint au major John Harry Feulwé, chef régional du S.O.E.) arrêté le 21 mars, déporté. Il mourra le 3 mai 1945 quand le bateau, le Cap Arcona, battant pavillon nazi, sur lequel les S.S. ont embarqué des milliers de déportés en se gardant de le signaler, sera coulé par l'aviation alliée dans le Baltique" (p. 185)... Rejoint Brive début septembre où son adjoint, le lieutenant-colonel Jacquot et le commandant Jack ont signé pour lui la reddition des troupes allemandes cantonnées en Corrèze" (p. 188).

*

Deux Alsaciens, un prêtre, Pierre Bockel, un médecin, Bernard Metz, et un Lorrain, instituteur, Antoine Diener-Ancel, ont décidé de rassembler une unité autonome d'Alsaciens-Lorrains qui en veulent. En offrant à Malraux le commandement, André Chamson, qui a servi sous les ordres de De Lattre, s'y associe. Il dira : "J'ai constitué la Brigade, Jacquot l'a fait marcher, Malraux lui a donné son âme"... Balayant quelques hésitations, "La très chrétienne brigade" (brigade de brigands, dit affectueusement Malraux) rejoint Besançon. Engagée dès le 26 septembre avec la 1ère D.B." (p. 189). Dans le livre sont reproduits un ordre de mission écrit de la main du "Colonel Berger" à Aubazine le 10.09.44 et une note de service dactylographiée au P.C. le 21 octobre 1944 destinée aux Commandants Chamson, Ancel, Pleis et Dopff. Y figure également une affiche de la brigade ("Venez grossir nos rangs") et plusieurs photos (Chamson à Mulhouse, l'Etat-Major et Berger à Sainte-Odile, puis à Stuttgart avec le Général De Lattre).

"Une semaine plus tard (après le décès de Josette Clotis du 11 novembre 1944), Malraux est à la tête de sa brigade qui s'avance vers Dannemarie. Froid terrible. Des gars n'ont encore que leur short du maquis. Lourdes pertes. Mais la ville est prise le 28. L'héroïsme de ses hommes épate Malraux. En profite pour leur raconter "des blagues" ; s'arrête pourtant quand le feu des mortiers les encadrent de trop près. Leclerc et sa 2ème D.B. se sont emparés de Strasbourg dès le 23. Malraux s'y rend (de là à Sainte-Odile). Il fait réouvrir au culte la cathédrale pour Pierre Bockel (aumonier de l'un des trois bataillons de la brigade). Il récupère le rétable de Grunewald dans les caves du Haut-Koenigsbourg" (p. 198).

"... Les américains décident d'abandonner Strasbourg. De Gaulle s'y refuse. La brigade de brigands va couvrir la ville au sud. La pression allemande s'accroît le 6 janvier. Consignes de Malraux : "Vous tiendrez vos positions coûte que coûte jusqu'à l'épuisement des munitions. Dans le cas où votre situation deviendrait impossible, vous vous retirerez dans la ville de Strasbourg où nous nous battons quoi qu'il arrive, rue par rue, maison par maison, Strasbourg ne sera abandonné en aucun cas". Strasbourg n'a pas besoin d'être Stalingrad. La pression allemande cède. Au début de février la brigade entre à Colmar. Puis c'est l'Allemagne. A Stuttgart, en avril, De Lattre décore Malraux : "A fait de cette brigade une troupe d'élite qui s'est distinguée dès son premier engagement dans la région du Thillot (sic) du 25 septembre au 10 octobre 1944. A dirigé lui-même l'attaque de Ballersdorf et de Dannemarie du 26 au 28 novembre 1944..." (p. 196).

*

Plus loin, p. 203, on trouvera une photo du mariage avec Madeleine Lioux le 13 mars 1948 en présence de René Dopff à Riquewihr. "Il va vivre à Boulogne avec Madeleine, veuve de son frère...". Malraux est entré dans la vie publique au service de la République auprès de De Gaulle devenu son ami le plus cher ; il réforme l'art, le théâtre, la culture, mille occupations ministérielles à côté de ses voyages et de ses livres. "De tout cela il s'amusera parfois à penser qu'on ne retiendra que le blanchiment de Paris qui lui a valu d'autres fureurs de la presse. Si l'on enlevait la patine de ses murs, Paris allait s'écrouler. A croire que seule la crasse le maintenait debout" (p. 255). Gloire, haine (attentat), souffrances physiques et morales se sont associées pour tisser une vie excessivement active à travers le monde entier : "La vie pendant ce temps n'a pas cessé de durement l'agresser. Le 23 mai 1961, ses deux fils, de retour de vacances,

se fuent en voiture. De ces morts-là, il ne se remettra sans doute jamais. A sa demande, le Père Bockel célèbre une messe" (p. 261).

"... Il va rencontrer Nixon... Ecrivit aussi à Pierre Bockel, au moment où il pense partir : "Sachez que dans tout ce que je fais, en face de ce qu'il faut bien appeler le destin du monde, je me sens plus légitime quand je me sens avec vous... et sachez que vous m'aidez à mourir noblement". Bockel dira plus tard : "Avant de mourir, Malraux avait consenti à mourir à lui-même pour toujours renaître à cette "fraternité" qu'il reconnaissait comme la transcendance suprême" (p. 304). Ce sera la maladie, l'hospitalisation, l'évanouissement : "J'ai vécu un je-sans-moi... Ce qui me fascine dans mon aventure c'est... d'avoir frolé la part de l'homme qui marche, geint ou hurle quand la conscience n'est pas là" (p. 306). Lazare, Bangladesh, Japon...

*

P. 310, on vient à l'Amicale en se rendant à Durestal le 13 mai 1972. Sous une photo (collection Christian Placais - N° 488) on reconnaît au premier rang dans l'église de Cendrieux (Dordogne) Ancel-Diener, Bernard Metz, le Préfet Béziaux, André Bord, André Malraux et Yves Guéna. "De même que, l'année précédente, il a parlé à Durestal en Dordogne pour la commémoration des maquis ("Voici donc autour de nous les mêmes bois que ceux qui virent le premier combat du premier maquis... C'est à vos enfants que je dois dire aujourd'hui ce que vous avez fait. Croyez-moi ce n'était pas si mal"), il inaugure le monument de Gilioli à la Résistance sur le plateau de Glières où son ami l'Abbé Magnet est mort".

Dans le livre de Jean Leseur, les deux dernières photos nous sont connues : "Hommage à André Malraux dans la Cour Carrée du Louvre le 27 novembre 1976" (Photo Coll. Florence Malraux). Bonjour Bastet, comme c'est merveilleux de te retrouver pour clore l'histoire de notre Colonel.

*

Qu'on me permette une interrogation, celle que se pose l'auteur de l'iconographie choisie et commentée par l'auteur sous cette forme.

"Pierre Bockel est-il fondé à dire : "Ce prophète du siècle n'aperçoit de salut pour l'humanité qu'au travers d'une civilisation de type religieux dont la nature lui paraît imprévisible" ? (p. 322). Il est vrai que l'imprévisible est entré dans la pensée de cet agnostique comme la dernière protestation de l'espoir contre l'absurdité sur quoi a débouché la Raison. "D'une part, je suis agnostique, disait-il à Stéphane. D'autre part, je suis très sensible à la transcendance..." Et à Pierre Bockel, avec un clin d'oeil : "Je suis agnostique... il faut bien que je sois quelque chose car je suis très intelligent... mais vous savez mieux que moi que nul n'échappe à Dieu" (p. 327).

Il est hospitalisé le 15 novembre à l'hôpital de Créteil, veillé par Florence et Sophie, il meurt le 23 à l'aube".

"ANDRÉ MALRAUX OU LA LEGENDE DU SIECLE

Nicole Manuella, dans "Jours de France" (19/25.07.86) en six pages et sept photos, brosse à grands traits superficiels la vie d'André Malraux depuis sa jeunesse jusqu'à la période du partage politique et amical avec De Gaulle en passant par les aventures au Moyen-Orient en compagnie de Clara, ses combats en Espagne et l'épopée de la Résistance ("le 22 juillet 1944, près de Rodez, au cours de l'inspection d'une antenne F.T.P., la voiture de Malraux qui s'est imprudemment lancée sur une route nationale, croise un convoi allemand..."), tout en évoquant le développement simultané de son œuvre littéraire. Elle ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, mais qu'il est opportun de rappeler au grand public de temps en temps. Ne le dit-elle pas elle-même en guise de conclusion ? De Malraux tout a été dit, avant comme après sa mort..."

La présence d'André Malraux à la fête de la Brigade n'a pas échappé à l'auteur. "... Il renoue avec d'anciens maquisards de son secteur. Beaucoup d'entre eux sont Alsaciens ou Lorrains et envisagent de créer une unité spéciale qui, dans le cadre des Forces Françaises Libres, participerait à la libération des provinces annexées... Le Général De Lattre de Tassigny n'est pas peu étonné de trouver dans son armée cette étrange unité commandée par un Malraux dont le bras droit est lui aussi écrivain : André Chamson ! Pourtant, la brigade et son chef vont se couvrir de gloire en Alsace, à Dannemarie, à Strasbourg menacée par l'offensive de Von Rundstedt, à Colmar, à Sainte-Odile. Malraux est décoré par De Lattre à Strasbourg, et la fin de la guerre verra sa brigade à Stuttgart..." ; (N.D.L.R. ; Ainsi le temps déforme-t-il peu à peu l'Histoire) -

LE MALRAUX DE JEAN CAU

"Paris Match" a publié un N° 3 de sa série des "Quatre Grands de France" après Gabin, après Piaf et avant Chanel. D'entrée, sur 16 pages avec 20 photos, dont quelques-unes peu connues (en particulier : "Le Colonel Berger - Malraux prend une pose digne du général américain Patton, en uniforme de colonel de la brigade Alsace-Lorraine", "Devant l'abbaye de Sainte-Odile qui vient d'être libérée" - souvenir qui ne saurait être séparé de la mort du Lieutenant Streiff, du grand blessé de guerre Gabriel Michelot et d'autres -, et "Il est décoré par le Général De Lattre à Stuttgart en avril 1945"), on peut lire :

"Il était le fils d'une épicière, et ses études ne furent que primaires. Voilà sans doute pourquoi André Malraux, plus qu'aucun autre, a calqué sa vie sur son siècle au point d'en faire une véritable légende" (à chacun son idée, ici il s'agit de celle de Jean Cau, signataire des quatre articles)... Ce siècle avait un an et Paris ne remplaçait ni Rome ni Sparte lorsque naquit à Paris André-Georges Malraux, d'un père "hableur mythomane" qui se suicida en 1930... Un grand-père "négociant excentrique", fils de bourellier, un autre boulanger, une grand-mère tenant un commerce d'épicerie à Bondy - et tout cela explique pourquoi Malraux qui avait revê d'origines plus mythologiques dissimula ses enfance et adolescence sous le "misérable tas de secrets" (P. de Boisdeffre)".

"Ce dandy veut entrer dans l'Histoire. A n'importe quel prix. Il vit son oeuvre avant de l'écrire. De chaque soubresaut du monde, son lyrisme romantique tire des pages "vécues", teintées d'une philosophie et d'une métaphysique qui installent définitivement sa gloire. Il a inventé la "pensée Malraux"... L'éloquence oratoire le dispute au génial cabotinage. Mélange subtile d'aventurier intellectuel et de révolutionnaire en gants blancs, Malraux reste une des figures les plus fascinantes du XXème siècle... A vingt ans, il épouse une jeune fille, allemande d'origine juive, plus âgée que lui, mais intelligente et dont la fortune permettra au "petit rapace" de satisfaire ses goûts de luxe qu'il conservera d'ailleurs toute sa vie. Etranges, ces goûts pour les belles demeures, les écharpes de soie rare et les manteaux de cachemire jetés - toujours - sur les épaules. Etrange, n'est-ce pas, que l'aventurier révolutionnaire apparut toujours tiré à quatre épingles."

*

Glanons ici ou là : "A l'école, il est déjà affligé de tics et il est "bon" en tout. Fernand, son père, jovial, généreux, inventeur de gadgets et fier d'être mobilisé dans les chars, ne lui donne pourtant pas l'envie de s'engager. André... ressent à la fois de l'horreur pour la guerre et de l'admiration pour la gloire des armes. En 1918, il essaye de se faire inscrire au lycée Condorcet. En vain. Tant pis pour le bachot et les diplômes. Il n'était pas un séducteur, mais les femmes ont sans doute moins compté dans sa vie qu'il n'a compté pour elles."

Sa vie sentimentale et intime se résumerait ainsi : "On hésite à en parler tant Malraux fut merveilleusement pudique à son sujet... Un noyau de prune grésillant d'intelligence : Clara Malraux (née Goldschmidt). En 32, la rencontre d'une belle walkyrie blonde et catalane, Josette Clotis, qu'il avait connue dans les locaux du journal "Marianne" où elle était secrétaire. - De la première il aura une fille. De l'autre, deux fils, Gauthier et Vincent. Et, là, comment ne pas évoquer cette succession de tragédies privées, cette "scoumoune" qui le suivra à la trace comme une chienne avide de malheur. Un père qui se suicide, deux frères qui meurent l'un à la guerre, l'autre en Allemagne, une maîtresse, Josette Clotis, qui en 1944, glisse sous les roues d'un train qu'elle essayait de rattraper et meurt broyée ; les deux enfants qu'il avait eus d'elle, tués à 21 et 18 ans dans un accident de voiture ; la belle-soeur pianiste, qu'il épousera ensuite et, enfin, l'amie retrouvée, Louise de Vilmorin, morte en 69. Et ajouterons-nous De Gaulle, le chene que son aide vit à grand bruit s'abattre l'année suivante ? La solitude, alors, pendant les six dernières années, au milieu des livres et des statues de chats..."

*

"C'est début 1944 qu'il rejoint le maquis de Corrèze où, pour la deuxième fois, il est fait colonel sous le nom de Berger, l'un des héros de son livre "Les noyers de l'Altenburg" (en 1936, "sans savoir piloter, Malraux est fait "coronel" de l'aviation rouge, fonde l'escadrille "España"). Il prend part à des combats contre la division "Das Reich". Blessé et capturé lors d'une rencontre avec une colonne allemande, il échappe à la torture et au poteau : ses camarades résistants sont prêts à payer une rançon, et ils ont menacé de fusiller des prisonniers si on le

maltraitait ! Malraux est donc libéré sain et sauf de la prison de Toulouse quand les Allemands s'en vont". "Il prend alors la tête de la brigade Alsace-Lorraine, unité formée de maquisards qui se battra durement dans l'Est, notamment à Bois-le-Prince, Dannemarie et Colmar (sic) jusqu'en février 1945..."

"... L'un de ses amis, Corniglion-Molinier, disait : "Où Malraux passe, la tragédie se passe. D'ailleurs, voyez sa tête..." En triangle, cette tête. Deux yeux un peu globuleux, quand il était jeune, au regard fixe et qui se voulait magnétiseur. L'âge venu, ce regard, dans la face jaune, se fera lourd de pensées prophétiques sous le front immense toujours balayé par la mèche romantique. La voix n'aura jamais de moelleux et, quand elle se fera éloquente, roulera des trémolos extrêmement démodés mais efficaces parce que "collant" au personnage. Dans l'intimité elle sera rauque, basse, haletante à la fois, coupée de hoquets et de rales et il faudra, pour entendre l'illustre gourou de notre XXème siècle faire silence et, à défaut suivre le déroulement de la fresque verbale, pour ne pas en perdre une. Malraux, a-t-on dit mille fois, était "fascinant"..."

*

En conclusion, Jean Cau, après avoir encore évoqué l'époque politique et la relation "d'apparence contre-nature" du couple De Gaulle-Malraux, écrit : "Pourquoi ne pas oser dire que, géniale mouche du coche de la Révolution, Malraux ne fut pas fâché, grâce à De Gaulle, de pouvoir enfin s'asseoir, lui qui avait été colonel pseudonyme, à côté du glorieux général par intérim, sur le siège du postillon. Il eut des obsèques nationales présidées dans la cour du Louvre par une statue - géante - du chat égyptien. Ce fut une belle idée que de faire veiller Malraux par un chat puisqu'il aimait ce doux félin dont Jules Renard disait : "Attention, il ne caresse pas votre jambe, il s'y frotte". Une illumination alors me vient : Malraux, chat de grande race, n'a pas caressé son siècle et l'Histoire, il y a frotté son génie".

(Référence : Paris Match - 29.08.86)

MALRAUX L'AGNOSTIQUE ABSOLU

Qu'il nous soit permis d'attirer votre attention sur le livre qu'a publié chez Gallimard Monsieur Claude Tannery : "Malraux l'agnostique absolu ou la métamorphose comme loi du monde". L'écrivain (et enseignant) a travaillé de juillet 1971 à août 1985 pour tenter de comprendre "l'évolution de la pensée profonde, et même secrète" d'André Malraux. On découvre au cours des 414 pages "d'un oeil nouveau l'itinéraire passionnant, et parfois douloureux, qui fut celui de Malraux". A travers toute une vie passant par l'individualisme, l'action révolutionnaire, la recherche de la métamorphose de l'homme, la mort, Malraux "accède à la révélation de la Vie, puis à la révélation de l'inconnu de l'impensable, celui qui n'a ni forme ni nom. Il devient l'Agnostique absolu vivant son agnosticisme comme une foi et il annonce le jaillissement spirituel qui, bientôt, pourrait enfin redresser l'homme face au destin et aux millénaires du ciel étoilé".

En "feuilleter" ce livre, car sa lecture approfondie prendra des semaines, nous avons noté l'importance indiscutable de l'expérience "Brigade Alsace-Lorraine" prise à témoin par l'auteur au même titre que des épisodes guerriers autres. Malraux s'est libéré de toutes les justifications d'un idéal révolutionnaire, "c'est pourquoi il put commander l'escadrille Espana puis la Brigade Alsace-Lorraine comme il le fit". (p. 119)

En page 225, nous lisons à propos de la fraternité ("poignante et maladroite") dont fait montre Malraux dans les "Noyers de l'Altenburg" : "... Il est de nouveau impossible de ne pas penser que Malraux, deux ans plus tard, prendra "Berger" comme nom de Résistance et exercera sous ce nom le commandement de la Brigade Alsace-Lorraine...". En page 224, nous retrouvons ces lignes : "Roger Stéphan, toujours dans "Le Portrait de l'Aventurier" poursuivait en écrivant : "Je n'ai entendu qu'un homme évoquer sans sadisme aucun l'exercice du commandement : André Malraux, qui me dit un jour : "Pour moi, commander n'a jamais consisté à manifester une supériorité fraternelle". Les témoignages de tous ceux qui ont servi sous les ordres de Malraux dans la Brigade Alsace-Lorraine vont dans le même sens que celui de Roger Stéphan".

Et plus loin (p. 242) : "Deux ans après avoir exercé le commandement de la Brigade Alsace-Lorraine, Malraux écrivait au Père Bockel : "Vous savez combien ce genre de commandement implique, non de solitude (j'y ai rencontré une presque constante fraternité), mais d'isolement partiel". Un an plus tard, il précisait encore : "J'ai senti plusieurs fois, avec les soldats comme avec mes compagnons les plus proches, passer la fraternité que je cherchais".

"La sensibilité de Malraux à la musique a été méconnue et parfois niée. Pourtant le témoignage de Sophie de Vilmorin est capital et irrécusable. Dans le livre de Patrice Hovald, elle a ajouté : "André Malraux accordait une grande importance à la musique. Souvent il écoutait amoureuxment, mais il ne pouvait tout entreprendre. Il avait choisi de parler de la peinture et de la sculpture, mais il aimait la musique avec passion". (p. 323)

MALRAUX VU PAR JEAN LACOUTURE DANS "DE GAULLE"
- 3. Le souverain - 1959/1970

Jean Lacouture a achevé le récit de la vie de Charles de Gaulle, - dont il avait entamé la rédaction il y a quatre ans -, par ce 3ème et dernier tome. En page 863, selon l'index publié (Edition du Seuil), André Malraux a été nommé presque cinquante fois. La Brigade a eu droit de cité : "... Le Général tient à marquer l'anniversaire du 11 novembre par une visite à Verdun, au fort de Souilly. Visite qu'il réussira à entourer de la plus profonde discrétion. Et, un mois plus tard, le 11 décembre 1969, c'est Malraux qui surgit.

"Front balayé d'une mèche folle, visage de plâtre, le geste prophétique, le pas incertain, la voix venue d'une caverne d'avant l'histoire - telle que son maquis périgourdin lui en offrit pour cacher les armes de sa future Brigade Alsace-Lorraine -, le Confident n'aura pas manqué l'ultime rendez-vous. En témoigne "Les chènes qu'on abat", pluriel choisi par Hugo (Ode pour les morts de Théophile Gautier) mais, après lui, par Malraux... Malraux se tenait-il vraiment pour l'ami de Charles de Gaulle ? Lorsque parurent les "Mémoires d'espoir", en 1970, et qu'il put lire le somptueux paragraphe à lui consacré : "... A ma droite j'ai et j'aurai toujours André Malraux... ami génial", il en fut bouleversé..." (p. 772-773)

Qu'on permette cet extrait qui décrit André Malraux lors de l'enterrement du Général à Colombey-les-Deux-Eglises. Dans la petite église se sont serrés les Compagnons de la Libération entourant la famille de Gaulle : "... Un absent pourtant, et notoire : Malraux ! Quelques instants avant que ne commence l'office, on entend un crissement de pneus sur la place. On se retourne, croyant voir déboucher le cortège. Les portes s'ouvrent, un rayon de soleil inonde la petite église : surgissant de la voiture qui vient de les conduire à la Boisserie pour une visite (manquée) à Mme de Gaulle, voici André Malraux et Romain Gary - boudiné dans son vieil uniforme bleu marine de l'escadrille Lorraine de 1942.

"Malraux, le manteau ouvert, les bras ballants, hagard, fantôme à la démarche incertaine, mèche en berne sur le front dévasté, s'engouffre dans la petite nef, jeté en avant pour une sorte de charge. Tatonnant dans l'allée centrale comme un prophète aveugle, il s'en vient heurter sur le tréteau posé devant l'autel pour recevoir le cercueil et paraît figé par la stupeur, face au grand Christ de plâtre qui surplombe le chœur. Il faut se serrer pour lui faire une place et on le voit là, vouté, absent, mangeant sa main, au moment où se rouvrent les portes de l'église pour laisser passer le corps porté par douze jeunes gens de la commune." (p. 796-797)

Pour des lecteurs qui y portent intérêt, figure de la page 820 à 842 une "chronologie de la vie de Charles de Gaulle" allant du 22 novembre 1890 (la naissance) au 12 novembre 1969 (les obsèques) établie par Nicolas Aggiouri. Dans la "Bibliographie", on trouve en page 848 : "Mercadet Léon, La Brigade Alsace-Lorraine, Paris, Grasset 1984".

LA BRIGADE VUE PAR ...

Le Colonel Pierre Denis, ancien délégué militaire départemental du Haut-Rhin et commandant d'armes de Colmar a édité une large et vaste étude sur les guerres en Alsace comprenant 13 cahiers.

1. Les combats de l'Armée française en Alsace et dans les Vosges 1944-1945..... (41 p.)
2. L'Armée française en Alsace et dans les Vosges de 1444-1648..... (77 p.)
3. Turenne - Campagne de 1674-1675..... (58 p.)
4. Les incursions ennemies en Alsace de 1694 à 1744..... (97 p.)
5. Les campagnes de 1792-1796 - Alsace et Vosges..... (77 p.)
6. Les invasions de 1813-1815 - Alsace et Vosges..... (75 p.)

7. La guerre 1870-1871 en Alsace et dans les Vosges..... (69 p.)
 8. La guerre 1914-1918 en Alsace..... (70 p.)
 9. La guerre 1939-1940 en Alsace..... (207 p.)
 10. La libération de l'Alsace et des Vosges
 1. La Résistance 1940-1944..... (143 p.)
 11. La libération de l'Alsace et des Vosges
 2. Les combats de 1944-1945..... (184 p.)
 12. Brisach..... (37 p.)
- Et un 13ème cahier écrit en 1984 par le Général (C.R.) Pierre Denis :
 -1870 (Quatre documents inédits de cette époque si instructive et mal connue).. (95 p.)

Ces ouvrages, sans style littéraire, sont des schémas généraux des divers événements, émaillés de citations et vus d'un échelon interallié élevé sans entrer dans le détail des opérations. L'auteur ne descendra donc que rarement jusqu'aux petites unités, telle que la BAL, dont l'importance se trouve ainsi fort réduite par rapport aux F.F.I. Il ne semble pas que le Général ait contacté des combattants de la BIAL.

On trouve dans le fascicule "La Résistance, 1940-1944" le schéma d'organisation du Commandement militaire de la Région C (6 juin 1944) plaçant en tête des FFI le Colonel Grandval, dont les liaisons sont établies avec :

- Londres : Général Koenig (Bureau central de renseignements et d'action - Bureau des opérations aériennes)
- Paris : COMAC - CDLR - Délégué national Chaban-Delmas - Délégué militaire zone Nord Bourgès-Maunoury

Ses échelons d'exécution sont répartis comme suit :

- Cdt. Derrien : Cdt Point (Ardennes) et Cdt. Bouchez (Marne)
- Cdt. Bertrand (Meuse)
- Cdt. Gérard : Lt. Colonel de Préval (Meurthe et Moselle) et Cdt. Matz (Vosges)
- Lt. Col d'Ornant : Cdt. Krieger (Moselle) - Cdt. Winter (Haut-Rhin) - Cdt. Kiefer (Bas-Rhin) - Dr. Metz (GMA Sud) - Dr. Meyer (GMA Vosges) et Cdt. Georges (GMA Suisse).

*

Dans le fascicule consacré à la "Résistance 1940-1944" on trouve les préliminaires de la Libération par l'organisation des maquis et des actions clandestines dès après la défaite de 1940 et pendant le régime de Vichy, décevant pour les Alsaciens jusqu'en novembre 1942. Par équité, il faut toutefois mentionner qu'entre le 6 juillet 1940 et le 5 juillet 1944, le Chef de l'Etat Français, le Maréchal Philippe Pétain "protesta 112 fois contre l'annexion de fait, mais ceci resta secret et sans effet". Il protégea des émissaires alsaciens, "intervint pour sauver des alsaciens condamnés et toléra le "Groupe de Gergovie" embryon de résistance à l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand. C'était peu de chose".

"La préparation de la libération de l'Alsace "commence par l'établissement de "maquis vosgiens, dont l'objectif était d'abord "d'aider les Alliés à franchir les cols des Vosges pour accélérer la libération de l'Alsace. Le Cdt Kibler ("Marceau") avait donné pour mission au "Groupe Mobile d'Alsace" des Vosges de se préparer dans le triangle Donon, Raon-l'Etape, St Dié afin, juste avant l'arrivée des Américains, de se porter en force sur la ligne de crête pour la tenir du Col de Prayé à celui du Hantz, puis de libérer les camps de Schirmeck et du Struthof, éventuellement avec l'appui de parachutistes alliés. Plus au Sud, le Cdt Gonand ("Lucien"), commandant le 4ème groupement des FFI des Vosges de Corcieux, seul maquis, prêt, armé et fermement commandé, à Russang, avait donné les memes consignes entre la Schlucht et le Ballon d'Alsace, puis de nettoyer les trois vallées de la lauch, de la Thur et de la Doller... Les difficultés logistiques et l'arrêt des Alliés de Septembre 1944 mirent fin à cette utopie".

*

Les "GMA" du Sud-Ouest et de Suisse. "Dès 1943, l'E.M. alsacien de l'ORA agissant de Lyon (Dungler, Kibler et d'Ornant en particulier) prirent l'initiative d'associer les Alsaciens réfugiés dans le Sud-Ouest de la France et en Suisse à la reconquête de leur province... En février des groupes se formèrent autour de Clermont-Ferrand, Limoges, Périgueux et Toulouse. Des rafles disloquèrent les deux premiers. Des problèmes d'armement et de commandement se posèrent. Enfin l'éloignement de la province-mère fit que le "Groupe Mobile Alsacien du Sud" dut participer aux combats de la Résistance de cette zone au lieu de se porter tout de suite vers l'Alsace. Quoi qu'il en soit, il y parvint ayant constitué la Brigade Alsace-Lorraine de Malraux et prit part, comme prévu, aux combats libérateurs".

"En aout fut lancé le "Groupe Mobile d'Alsace de Suisse" à base d'Alsaciens passés clandestinement dans ce pays et regroupés dans divers camps. De décembre 1943 à mai 1944, 600 volontaires furent contactés et leur chef, le Cdt "Georges" les organisa du 24 mai au 2 juin. Le 14 juin, il fut décidé de mobiliser tous les "Alsaciens-Lorrains" résidant en Suisse et nés entre 1904 et 1923. Le 10 septembre, Georges reçut à Macon, de De Lattre, la mission de son GMA. Le 15 les ordres individuels (et clandestins) de mobilisation appelaient les Alsaciens recensés. Du 23 septembre au 17 octobre, ils étaient "refoulés" de Suisse sur Ornans. Le 20 novembre, 2.140 officiers, sous-officiers et soldats formaient deux bataillons entièrement équipés, les 1er et 31ème BCP"...

"Ainsi fut remplie cette mission particulière que précisa Octave Landwerlin dans la note qu'il remit le 9 ou le 10 septembre au Général De Lattre... (N.d.l.R. : suit le texte connu. Il est toutefois à remarquer ici la confusion entre les deux "GMA" dans l'esprit de l'auteur, certainement mal informé en ce qui concerne la BIAL)... Les résistants venus de l'extérieur, ceux des GMA et tous les autres (restes des maquis vosgiens ou maquis de "l'intérieur" tel le Régiment du Morvan) furent amalgamés à la 1ère Armée ou à la 2ème DB et leur mission fut dès lors celles des unités combattantes régulières".

"Les GMA : L'enrolement de force des jeunes Alsaciens privait la Résistance de son recrutement moral et la politisation de trop de mouvements clandestins faisait douter de leur véritable efficacité. Le comité suivit "Marceau" dans son intention de créer des unités alsaciennes là où se trouvaient des jeunes de cette province hors de celle-ci : dans le Sud-Ouest et en Suisse. Et ces Groupes Mobiles d'Alsace devaient rester indépendants et avaient pour seule mission de combattre, avec les armées alliées, à la libération des deux départements. Fin 1943, les trois groupements de Périgueux, Toulouse et Limoges avec sept centuries formaient le GMA Sud organisé par le Sous-Lieutenant Bernard Metz... Kibler, Georges et Metz travaillèrent beaucoup les questions alsaciennes pendant l'année 1943".

*

L'organisation générale de la Résistance dans la "Région C" (7 départements de l'Est, dont Moselle, Vosges, Bas et Haut-Rhin) est sous les ordres de Hirsch-Ollendorf dit Granval (mars 1944) ayant pour adjoint le Cdt Kibler ("Marceau") ayant lui-même comme adjoints le Cdt Georges et le Chef d'EM, le Capitaine Eschbach ("Rivière"), le Lt Colonel d'Ornant ("Maréchal") et le Cdt Metz ("Duval"). "Le renforcement des effectifs progresse dans tous les GMA (Suisse - Vosges) dont ceux du GMA Sud pour lequel "malgré les rafles de juin 1943 début 1944, les centuries de Périgueux comptaient quelque 1.500 hommes, celles de Limoges 500 et celles de Toulouse - Tarbes 900. Il s'agissait d'Alsaciens qui avaient rejoint et de réfractaires au STO. L'ensemble fut théoriquement prêt en avril, mais mal armé et encadré et probablement trop éloigné pour pouvoir intervenir près de l'Alsace en temps voulu".

Le 5 juin 1944 eut lieu une réunion à Lyon entre Kibler, d'Ornant, Eschbach, Georges, revenant de Suisse et Metz du GMA Sud... Il fut décidé que dès le message d'alerte de Londres, Georges irait commander son GMA, Derringer serait parachuté de Londres dans le Sud-Ouest de la France pour y commander le GMA, se battre sur place et rejoindre l'Est au plus vite. La nouvelle du débarquement les surprit alors et chacun rejoignit son P.C.... Le 5 juin, la BBC lançait les phrases codes prescrivant le déclenchement immédiat des plans verts (sabotage des voies de communication et surtout ferrées) et tortue (guérilla généralisée). Plus tard (13-28 juin et 26-30 juillet) furent précisés les pseudonymes en Alsace : Cdt Winter ("Daniel") Chef FFI - Ht-Rhin, Cdt Kieffer ("François") Chef FFI Bas-Rhin, Cne Freiss ("Jean-Paul") Officier de liaison interdépartemental.

*

Mais "Kibler ne put établir la liaison avec le GMA Sud soit directement, soit par Londres : il était déjà engagé dans les combats du Sud-Ouest de la France, "englué". Il chercha néanmoins à lui faire parvenir son dernier ordre par le Lieutenant Metz, Officier de liaison... Début Septembre, le GMA Sud passa sous le commandement du Colonel Malraux ("Berger") qui le baptisa "Brigade d'Alsace-Lorraine" et l'emmena dans les Vosges. Composée de trois Bataillons ceux de Strasbourg, Mulhouse et Metz, elle fut engagée en septembre dans le Secteur du Thillot, puis fut mise fin octobre au repos et à l'instruction près de Besançon. Du 23 au 29 novembre elle participe à la défense de la route Delle-Mulhouse contre la contre-attaque allemande d'alors dans le Secteur de Seppois. Elle fut ensuite intégrée à la 5ème DB et participa à la libération de Dannemarie.

Puis, mise à la disposition du Général Schwartz, Gouverneur militaire de Strasbourg, elle contribua en janvier (1945) à la défense de cette ville et y reçut l'apport du "Bataillon Rhin et Moselle" lui-même héritier de la "Demi-brigade d'Alsace-Lorraine" à deux Bataillons formés à Clermont-Ferrand en septembre (1944) par le "Groupement d'entraide des Alsaciens-Lorrains".

Le Lieutenant-Colonel d'Ornant avait reçu après le 10 octobre 1944 à Paris, des Généraux Revers et Juin, le commandement Alsace-Moselle et installé son PC à la Chaude Eau (près d'Aillévillers) où le rejoignirent le Cne Eschbach et les Officiers de Liaison des deux GMA. Il y avait à coordonner les actions des divers Résistants, mais le Colonel Maltraux et le Cdt Georges, ainsi que le Lt Col d'Ornant et le Col Grandval ne s'entendaient pas suffisamment". Par la suite, le Gal Koenig chargea "Marceau" de réorganiser les commandements des FFI Alsace, dont il resta le Chef au PC de d'Ornant (qui accepta de rester son conseiller militaire), sous les ordres directs du Général commandant la 1ère Armée et du Gal de Montsabert prévu pour commander la Xème région Militaire (l'Alsace) à sa libération.

*

Il est bon de rappeler quelques données de base, dont la BIAL eut à subir les conséquences sans en connaître en ces temps-là les motifs réels. Prenons par exemple la paralysie de la progression vers les Vosges après la rencontre du Pont de Cornil (Réf. La Libération de l'Alsace et des Vosges - 2. Les combats de 1944-1945).

Début septembre 1944, la résistance en pleine retraite des allemands surprend le Commandement allié empêtré dans des difficultés logistiques : "les besoins sont énormes ; chacune des 54 Divisions alliées exige 650 tonnes de ravitaillement par jour" alors que les seuls ports utilisables restent Arromanches et Marseille et que les voies de communications fer et terre, sont "en très grande partie détruites pour paralyser les mouvements ennemis". L'Armée B (future 1ère Armée Française) en ressent davantage les conséquences : "du 20 au 28 septembre 1944, les 3 Divisions du 6ème C.A.U.S. reçoivent par voie ferrée 2.101 tonnes par jour, alors que les 5 divisions françaises ne disposent que de 968 t. En octobre, le mauvais temps se fait sentir d'autant plus que les équipements font défaut, en particulier pour les FFI et que les cours d'eau se gonflent ou que la neige couronne les sommets.

Les moyens de la 1ère Armée Française sont "modestes" : 4 Divisions incomplètes qui combattaient depuis la Provence. La 4ème D.M.M., puis la 5ème D.B. commencent à venir les renforcer. La 2ème D.I.M. couvre le front des Alpes "alors que la zone d'action s'étend de plus en plus entre l'Italie et la 7ème Armée U.S. au Nord. Le froid oblige à la relève des Africains noirs et d'AFN, d'où l'amalgame : "137.000 FFI avec 250.000 hommes venus de l'Empire".

*

On en vient à l'échec des combats dans les Vosges (4-17 octobre) : - "Du 4 au 8, la 3ème DIA (et la brigade Alsace-Lorraine) doivent livrer de durs combats contre la bonne 338ème DI du Général allemand L'Homme de Courbières". Après de courts succès la 3ème DIA (qui a peu de moyens pour un front de plus en plus étendu par suite de la poussée vers le Nord de la 7ème Armée US) reçut l'ordre d'arrêter l'attaque le 17 octobre à midi, la rupture dans les Vosges n'est plus possible", l'Alsace ne sera pas encore libérée. Dès le 10 octobre, une nouvelle offensive est préparée en secret par De Lattre, dont la BIAL connaîtra les manœuvres pour y avoir participé en Réserve d'Armée. "Les FFI ne sont pas encore rodés". Dix bataillons tiennent cependant les secteurs "calmes" pour deux mois (19 octobre 1944). Il est créé une "Section Française" de la 12ème Force Aérienne Tactique américaine à Salon-de-Provence (1er septembre) qui devient le 1er octobre 1944 le 1er Corps Aérien Français ; sous les ordres du Général Gérardot, elle obtient son autonomie avec 120 chasseurs (1ère et 4ème escadres de 3 groupes chacun), 80 bombardiers (34 et 51ème escadres de 3 groupes chacun) et 20 appareils du groupe de reconnaissance 2/33".

*

L'exploitation de l'attaque surprise (18 au 22 novembre) fut "tronquée" par la résistance allemande à Belfort, par formation d'un cordon "filiforme vers le Rhin et Mulhouse (et non vers Chalampé) : mauvaises liaisons infanterie-chars, non exploitation immédiate de succès ponctuels, terrain détremé (manœuvres sur les routes - embouteillages), sous-estimation de l'ennemi, retards et erreurs de manœuvres. "800 FFI du Commandant Daniel, en 8 compagnies, aident la 1ère DB non comme unités constituées mais en guidant les chars, renforçant l'infanterie, participant aux combats (gare du Nord, Dornach) évacuant quelques jours après les mobilisables de Pfaffstatt et de Lutterbach, s'occupant du ravitaillement et du maintien de l'ordre"... "Le 26, la vie reprenait avec le retour du Maire Wicky, puis l'arrivée du Préfet Fonlupt-Espérader. La brigade d'Alsace-Lorraine faisait son entrée (à Mulhouse) le 28 et les 2 bataillons du GMA-Guisse le 30

novembre 1944. Mais ces unités durent participer à la défense proche et jusqu'à mi-janvier de l'Île-Napoléon et de la Gare du Nord alors que les FFI locaux étaient mis à la disposition du Général Bapst commandant le secteur".

*

Le général allemand Wiese, commandant la 19^{ème} armée, réorganisa son 85^{ème} CA et les 189^{ème} et 338^{ème} divisions jugées incapables de la contre-offensive ayant pour but de couper à Courtelevant l'avancée française le long de la frontière suisse. Wiese crée une masse de manoeuvre : 63^{ème} CA (Général Schalk) avec les 198^{ème} et 269^{ème} Divisions, la 30^{ème} Waffen SS et une brigade de chars neufs Jagdpanther et Panther. "En fait, du 20 au 26 novembre, partant du Nord-Ouest de Dannemarie les contre-attaques allemandes parvinrent trois fois à ce résultat les 21, 23 et 26, mais la liaison fut chaque fois assez difficilement rétablie par la 1^{ère} Armée (avec participation de la brigade Alsace-Lorraine, les deux BPC du GMA-Suisse et du 152^{ème} RI).

Par suite des actions des Bataillons de choc Gambiès (23 et 24) à Giromagny et à Rougemont, le 63^{ème} CA allemand se replia sur les ruisseaux St Nicolas et Suarcine. De Lattre tenta d'encercler Burnhaupt, mais "l'ennemi résiste efficacement. Il réatteint la frontière suisse le 26 et s'accroche partout énergiquement. (A Ballersdorf, la "Panzerpak Kompanie" perdit 20 de ses 24 automitrailleuses)". L'opération des Français ne réussit que le 28 par la jonction des unités à Soppe. "Après l'évacuation d'une grande partie de la poche par les éléments allemands (Dannemarie et le Sud du canal furent occupés le 27 par des éléments dont le CC4 de la 5^{ème} DB et la brigade Alsace-Lorraine)", le 63^{ème} CA allemand échappera à la destruction malgré la perte de 12.000 prisonniers en se repliant vers le Nord pour prendre position dès le 30 sur la rive Nord de la Doller".

La libération de la Haute-Alsace au Sud de la Doller est chose accomplie, les Français étant également "les premiers au Rhin ; la percée de la 1^{ère} Armée facilitera celle de la 7^{ème} Armée (2^{ème} DB française) sur Strasbourg... L'ennemi perdit 10.000 tués, 17.000 prisonniers, 120 canons, 60 gros blindés. La 1^{ère} Armée déplorait la perte de 1.300 tués, 4.500 blessés, 4.500 malades ou atteints de gelures, 55 chars Sherman, 40 blindés légers, 50 half-tracks". Mais ce ne fut qu'une "victoire restreinte" donnant naissance à la "poche de Colmar", par suite de l'insuffisante supériorité des moyens de la 1^{ère} Armée après un début victorieux du à la concentration de ceux-ci".

*

Nous voici maintenant à Strasbourg après la chevauchée héroïque et victorieuse du Général Leclerc. "Le nettoyage de la ville eut lieu du 23 au 25 novembre 1944 par les éléments de la 2^{ème} DB (80 soldats tués), le bataillon américain attaché au G.T.V. et 2.125 FFI du Commandant François (dont 8 furent tués et 42 blessés)... Les FFI installèrent leur E.M. au Roseneck, aidèrent à l'arrestation des allemands, à la garde de 6.000 prisonniers, à la surveillance du Rhin et à la défense du port, au ravitaillement, à la reprise de la vie administrative dès le 24 (un maire provisoire, Monsieur Federlin fut nommé en attendant le retour de Monsieur Frey le 27. Charles Blondel, commissaire régional de la République, arriva le 28, suivi du Préfet Gaston Haelling) et au maintien de l'ordre. Le bataillon de sécurité 1/10 fut créé. Des détachements de liaison et d'interprètes furent mis en place... Le 26, la situation militaire est consolidée, l'après-midi le Général Schwartz (nouveau gouverneur arrivé la veille) et les autorités de la ville attendent le Général Leclerc... Le 5 décembre, le Général du Vigier est nommé gouverneur par le Général De Lattre, mais il s'effaça"...

Le Commandement américain s'arrogea le pouvoir réel et commit des "gaffes"... Une "force T" est mise sur pied sur ordre du 6^{ème} Groupe d'Armées avec des éléments du 6^{ème} CA pour assurer les "opérations spéciales" dans la ville de Strasbourg (le 25, avant l'arrivée de la 3^{ème} Division)... Le 29, le commandant de cette "force T" rendit compte que les Alsaciens étaient divisés sur la reprise du contrôle par les français, que des Officiers de cette nationalité étaient assassinés et qu'il était préférable que ce soient les forces U.S. qui contrôlent la ville "jusqu'à ce que les esprits soient calmés"... Il y eut aussi des incidents entre les autorités des deux pays, notamment à l'occasion de la décision prise par le Général Leclerc de fusiller cinq otages allemands par soldat français tué".

*

Quelle est la situation de la 1^{ère} Armée française ? Ses effectifs sont usés et insuffisants, la demande de De Lattre à De Gaulle de les renflouer de 8 à 10.000 "jeunes français" reste lettre morte. Les munitions manquent particulièrement à l'artillerie (105) dont "l'allocation n'est que de 30 coups par pièce et par jour, soit le 1/5^{ème} de la norme qu'est "l'unité de feu"... Les équipements sont insuffisants à cause des intempéries (pieds gelés) et en

particulier aux FFI. Le moral flotte, "l'impression d'un bout à l'autre de la hiérarchie est que la nation ignore et abandonne ses combattants (la cause profonde de ce malaise réside dans la non participation apparente du pays à la guerre)... L'intervention de l'aviation est souvent impossible... Les services de ravitaillement (de la 7ème Armée) sont "débordés" durant les trois derniers mois de 1944..." Le génie s'efforce de réparer au mieux les voies de communication, mais les stocks d'essence sont si bas qu'il faut rationner. "Il avait été prévu une livre de charbon par homme et par jour. Il en manquait..."

*

La "poche de Colmar" devient active, car l'ennemi se renforçant depuis le 7 décembre 1944 ("la 19ème armée fut complétée à 9 DI et 2 brigades blindées dont la 106ème "Feldhernhalle". On note le 15 la présence au front de 27 bataillons de 500 hommes au lieu des 14 du 2. Ceci est dû au reconstituer des anciennes forces par des bataillons de marche venant d'Allemagne et totalisant 5.000 hommes et à l'arrivée d'unités à base de SS : 4 régiments à 2 bataillons complets, éléments de la 16ème Grossdeutschland und Reichsführer SS Division - Réapparition de la Luftwaffe après le 8 décembre avec des Messerschmitt 109 et 210 et des Focke Wulf 190"). L'agressivité allemande est générale et persistante, l'esprit de défense sans recul prédomine, les actions de commandos sur les arrières français sont efficaces (au Sud de Guemar le 6 décembre ; à Sigolsheim le 12 où une reconnaissance s'infiltra jusqu'à Riquewihr et Barenhutte coupant les routes d'Aubure et de Ste-Marie-aux-Mines faisant prisonnière une batterie américaine et sauter un dépôt de munitions ; reprise de l'hôtel du Hohneck dans la nuit du 3 au 4 ; attaque tout le long du front du 12 au 15. Si cette pression échoua à Neunkirch-Wittersheim et devant Sélestat (opération Epervier), elle rejeta les américains des hauteurs dominant au Nord le débouché de la Weiss").

L'échec français de la liquidation de la poche va du 7 au 12 décembre 1944. C'est d'abord un échec le long du Rhin vers Chalampé : le 3 une contre-attaque allemande fait prisonnier l'élément français poussé à Grunhutte. Le 5, échec français en vue de la résorption de la poche ennemie de Niffer ; l'exploitation d'avancée vers Cernay est un échec les 11 et 12 ; durs combats sans grands résultats de la 36ème D.I.U.S. du 7 au 10 (Kaysersberg - Sigolsheim - Bennwihr - Beblenheim) et des unités françaises (Orbey)".

Les populations souffrent. Les Vosgiens, libérés les premiers par le Général Guillaume commandant la 3ème DIA, aident, malgré le danger, les troupes en soignant les blessés et en fournissant des renseignements. "Les villages situés de part et d'autre du débouché de la Weiss dans la plaine ont particulièrement et longtemps souffert des puissants bombardements américains, puis des combats et enfin des tirs de l'artillerie allemande. Sigolsheim aux pieds du "Blutberg" en a été le centre. Pendant deux mois (6 décembre 1944 au 2 février 1945) les habitants vécurent dans les caves sous les immeubles ravagés dans des conditions matérielles atroces..."

*

La "défense de Strasbourg" lors de la contre-attaque "Nordwind" de Von Rundstedt et le retrait partiel des Américains est une histoire complexe, difficile à résumer, alors que les unités de la BIAL étaient dispersées en plusieurs points. A chacun de se replacer dans les secteurs où il combattait, une vue d'ensemble n'ayant jamais été publiée, semble-t-il. Dans la documentation analysée, on relève quelques indications concernant "la fragile défense de Strasbourg par les Français" :

Le 2 janvier 1945, "Les FFIA de l'Est de la ligne Brumath-Molsheim-Sélestat eurent l'ordre de se défendre sur place. Ceux situés à l'Ouest devaient n'y laisser que de petits éléments et rejoindre Strasbourg dès la nuit du 2 au 3 pour y former des unités de marche. Les FFI du Haut-Rhin furent préavisés... mais n'eurent pas à aller à Strasbourg. Le Commandant Kibler ("Marceau") alla rendre compte de la situation au Gal De Lattre à son PC de Montbéliard. Le Cdt "François", Chef des FFI locaux, disposait de 500 à 700 partisans plus 300 hommes du Groupe d'Escadrons de la Garde du Cdt Dancourt. De Lattre renforça le Gal Schwartz, Gouverneur de Strasbourg, par la "Brigade Alsace-Lorraine"... Du 4 au 7, la 3ème DIA arriva dans la ville et ses abords Nord. Elle y fut aidée par les FFI, le Btn du Cne "Rivière" par exemple nettoyant les infiltrations entre l'Ill et le Rhin. Le 6, le Gal Vigier devint Gouverneur de Strasbourg (ainsi qu'adjoint au 2ème CA et Cdt la 10ème Région Militaire) et le Gal Schwartz prit les fonctions de Cdt de la Subdivision du Bas-Rhin. En conclusion, Malraux parle "des ombres nocturnes dans Strasbourg pétrifiée..."

A partir du 17 janvier 1945, on peut écrire que "Nordwind avait échoué". Les tentatives de reconquête de Strasbourg par le Nord devaient subir le même sort malgré les ordres personnels du Fuhrer, comme l'opération menée depuis la poche de Colmar devait avorter. "Le 198ème DI et la brigade blindée Feldhernhalle attaquèrent le 7 entre l'Ill et le Canal du Rhone au Rhin. Des

éléments du Btn d'Infanterie de Marine du Pacifique furent encerclés à Rossfeld et Herbsheim. Il en fut de même entre le Canal et le Rhin pour le Btn de Marche N° 24 et une partie de la Brigade Alsace-Lorraine. Diverses contre-attaques de la 1ère DFL échouèrent. Ses éléments durent se réaligner sur l'Ill mais purent stopper l'ennemi à Krafft. Après le 12, mystérieusement, les attaques ennemies s'arrêtèrent... L'échec de "la tentative désespérée de l'Allemagne pour renverser le destin" permettait et marquait le début de la dernière phase des combats, la reprise définitive de l'initiative par les Alliés".

*

Après la liquidation de la poche de Colmar, "la 1ère Armée perdit les moyens mis à sa disposition pour cette opération : les éléments américains, la 2ème DB et la 10ème DI" et De Lattre réalisa l'amalgame définitif des FFI par "la constitution de Régiments FFI de type normal, la substitution de l'un d'eux à un Régiment de Tirailleurs (ceux-ci repartant en AFN) ; de chacune des 3 Divisions nord-africaines et même la création le 15 février 1945 d'une Division composée uniquement d'unités FFI réorganisées : la 14ème DI du Gal Salan reprenant le n° traditionnel de la Division du Haut-Rhin... Il fallait combler les vides pour encadrer les régiments nouveaux et instruire les cadres FFI inexpérimentés (Ecole des cadres de Rouffach ; après les travaux d'aménagement de l'asile d'aliénés commencé le 10, "le Colonel Lecoq reçut le 20 février 4 à 500 jeunes soldats, sous-officiers et officiers désignés par leurs corps comme stagiaires pour une durée de trois semaines").

Les Alliés franchirent le Rhin au Nord de l'Alsace. Pendant ce temps, l'Alsace fut relativement "dégarnie" : "Le 2ème Corps de la 1ère Armée avait été poussé sur le "créneau" du Rhin au Sud de Spire. Le 1er Corps s'était relativement regroupé vers Strasbourg attendant d'y pouvoir franchir le fleuve après occupation de Kehl par le 2ème CA. La 4ème DMM par contre demeura initialement dans le Sud de l'Alsace pour y franchir éventuellement le Rhin et pousser le long de la frontière germano-suisse... La menace subsistait : le 64ème CA coiffant les unités de forteresse de Bade (405ème Division vers Kehl, 805ème Division vers Brisach et Brigade Bauer près de la frontière suisse ; Strasbourg fut soumis à des bombardements d'artillerie et reçut encore 155 obus de gros calibre le 15 avril 1945 ; Colmar reçut de temps en temps, du 6 février au 14 avril, les coups de 2 pièces de 240 de type K3 - portée maximum 38 Km) tirant des environs du village de Nimburg à l'Est du Kayserstuhl ; les coups de main, dont le principal dans l'île de Kembs fut repoussé début avril..." La défense de l'Alsace fut confiée au Gal Touzet du Vigier commandant la 20ème Région Militaire (d'Alsace), chaque département formant un Secteur, commandé au Nord par le Gal Schwartz et au Sud par le Gal Bapst".

*

Les FFI d'Alsace correspondaient à deux types : les unités intégrées à la 1ère Armée : la brigade Alsace-Lorraine et le GMA suisse qui avait donné naissance aux 1er et 31ème BCP et les éléments FFI de valeur, de volume et de types bien différents. Le total des FFI homologués était important : 19.632 (10.467 BR et 9.165 HR) étant parti de cinq le 27.08.1940 et passant par 22 (30.05.1941), 35 (01.01.1943), 80 (01.01.1944), 309 (01.07.1944), et 14.367 (23.11.1944). Mais le Cdt Kibler estime que seul le tiers était apte à assurer une mission militaire... Le gouvernement décida le 22 janvier 1945 la dissolution de toutes les formations FFI sur l'ensemble de la France ; ce ne pouvait être appliqué en Alsace car l'Armée avait encore besoin d'elles directement (combats) et indirectement (sécurité des arrières, maintien de l'ordre, services divers)... En fait, le quart des FFIA s'engagea soit dans la 1ère Armée, soit dans les bataillons de volontaires ou de sécurité (4.692 sur les 19.632).

Les GMA. "Après la libération totale de l'Alsace, le GMA Sud (brigade Alsace-Lorraine) et le GMA suisse furent dissouts, leur mission initiale étant terminée. Une partie des hommes rejoignit ses foyers et les autres, volontaires, contribuèrent à la formation de la 3ème Demi-Brigade de Chasseurs à pied de la nouvelle 14ème DI, ou s'engagèrent dans d'autres unités de la 1ère Armée.

*

Cette vaste documentation peut être acquise auprès du Général Pierre DENIS (28 bis rue Charles De Gaulle - 57158 Montigny-lès-Metz - Tel. 87.63.57.00)

ATTESTATION NON RECONSTITUABLE

(devrait être en possession des Anciens du Bataillon Metz
et en particulier pour la phase paloise)

"Je soussigné, X..... (profession, décorations, adresse) certifie avoir engagé pendant la clandestinité (ou : au cours de la Libération) dans les Unités qui, par la suite, ont formé la Brigade Alsace-Lorraine, Monsieur (Mademoiselle) Y..... avec lequel je suis entré en contact à la date du 194..).

"Monsieur Y m'a aidé dans ma mission de regroupement des Alsaciens-Lorrains et dans la formation d'une compagnie (groupe ou section) qui s'est intégrée dans la Brigade Alsace-Lorraine et qu'il a accompagnée lors de son départ pour la libération de l'Alsace-Lorraine (et la campagne d'Allemagne).

"En foi de quoi a été établi le présent certificat, pour servir et valoir ce que de droit.
(Signature)

"Le..... (grade, nom) a effectivement participé à la constitution d'une compagnie (groupe ou section) de la Brigade Alsace-Lorraine.

"Paris le 23 septembre 1948 - Le Général P.E. Jacquot S/Chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre, ex Cdt en second de la Brigade Alsace-Lorraine

(Signé : Jacquot - Cachet de l'EM de l'Armée)

N.B. 1 - Cette documentation a été fournie par notre camarade René Brullard qui avait effectivement participé - et pour une bonne part - au recrutement de la Cie Hey (recrutement entre autres du Cdt de Cie et de ses deux fils - Bijon) - 08.06.1986

N.B. 2 - Restent-ils des anciens ayant été recrutés à Pau et environs en 1944 par René Brullard et Paul Meyer (écrire à ce dernier) ?

RADIO CLANDESTINS

Un réseau de Résistance, une organisation de Renseignement, souvent un groupe important de sabotage et d'intervention active et armée, ne peuvent fonctionner et être efficaces s'ils ne disposent pas de moyens de communication fiables, secrets et rapides.

Transmettre un message en clair ou codé, recevoir des ordres précis, échanger des consignes, rendre compte dans des délais impératifs nécessitent des moyens appropriés, qui vont du coureur à pied ou de l'estafette munie d'une mécanique rudimentaire à la radio, en passant par la route, le rail, l'eau ou l'air. Lorsque l'ennemi coupe le chef de sa troupe ou la base de la tête, il gagne du temps et perturbe sérieusement l'exécution sensée et cohérente du plan de bataille. Une telle désorganisation paralyse les liaisons et permet à l'ennemi de prendre l'initiative des opérations. Pour palier une telle catastrophe, les réseaux de communications les plus sophistiqués seront toujours doublés par des moyens moins sûrs et plus lents (bicyclette, autos et camions immatriculés et recensés, trains, transports en commun, bateaux et ports, pistes d'atterrissage ou de parachutage, etc...)

Ainsi va-t-on de l'émission radio aux filières terrestres, maritimes ou aériennes, toutes spécialisées (parfois collecteurs à la disposition de plusieurs organisations, ce qui est particulièrement dangereux), des "boîtes aux lettres", des chaînes aussi cloisonnées que possible d'agents de liaison et de réseaux parallèles pour fonctionner en cas d'arrestation, de maladie ou d'accident, voire de trahison. Toutes ces méthodes sont faciles à détecter par l'ennemi, essentiellement lorsqu'une routine s'installe par paresse ou par facilité. Le recrutement de chaque agent de renseignement procède d'un choix et d'une analyse humaine concernant des hommes ou des femmes généralement volontaires et conscients des dangers qu'ils encourent.

Pendant l'occupation allemande de la France, l'un des éléments les plus importants de toute organisation de Renseignement ou d'action fut le "Radio clandestin". "En dehors de la compétence professionnelle du radiotélégraphiste, indispensable pour la fonction, tant en exploitation qu'en desserte et entretien de son matériel, soumis à bien des transports plus qu'originaux, toutes les astuces d'une vie clandestine devaient lui être connues : savoir se fondre dans le milieu où il opère, être tout le monde parmi le monde, à l'aise aussi bien en ville qu'en milieu rural et

assumer, sans faille, sa "couverture", lorsqu'il en avait une. Réaliser le tout n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Il est évident que des incidents ont émaillé le parcours de tous les radios clandestins, aussi bien que se soit déroulée leur activité jusqu'à la fin des opérations" (1).

Il y eut des issues fatales, drames qui ont été occultés la plupart du temps par mesure de sécurité. Suer de peur à chaque instant, parfois menacé par ses propres chefs, travailler dans des conditions très difficiles physiques, morales ou de lieux, être exposé à une délation ou une vindicte rampantes, savoir que l'ennemi ne fera pas quartier et que la mort est au bout avec certitude, sont des images bien pâles et bien anodines de ce que fut le combat de ces héros méconnus et oubliés. Être seul, absolument seul dans le danger, use un caractère, qui, pour peu qu'il soit faible, mènera aussi au suicide.

On vit aussi des imprudents, faciles proies de "voitures gonio" ennemies. Mais la guerre oblige également à prendre des risques. Pour éviter les recoupements géométriques on émettra au centre des villes en changeant souvent de domicile, on utilisera des greniers ou des mansardes. "Le jour on émettra et la nuit on recevra ce qu'on appelle le "broadcast". A la campagne, certains travaux de saison se font à l'électricité et "il n'y a plus de jus". Et puis ça presse maintenant que la Libération s'annonce et progresse et on est obligé de prendre quelques libertés avec les consignes de sécurité. Les groupes de combat et d'intervention entrent en action : en plein baroud, ce n'est pas le moment de dormir, on verra ça plus tard. On sent alors que l'inquiétude a changé de camp, la victoire est proche et tous veulent la vivre intensément..." La mission se termine, les Réseaux éclatent ou se dissolvent dans un ensemble guerrier qui ne laisse plus de place à l'héroïsme individuel.

Les "radios clandestins" se taisent pour toujours, abandonnent leurs claviers et leurs caches, puis s'en vont vers leur devoir de citoyen, inconnus et devenus inutiles. Il fallait leur rendre hommage, comme Malraux évoquant la cérémonie au lendemain de l'enterrement à Colombey-les-Deux-Eglises (2) : "Il fait nuit quand nous arrivons sur les Champs-Élysées. Les vieux étendards mouillés, verticaux dans la nuit, avancent comme les arbres des forêts de Shakespeare, dans un silence qui semble continuer l'autre, et où cliquent les décorations lentement secouées par la lenteur des pas... C'est une marche funèbre vers l'Arc devenu tombeau. Le Général mort écoute ce silence que foulent confusément des centaines de milliers de pas. Que de femmes ! Les hommes ne sont pas toujours à l'aise quand on doit porter des fleurs ; si loin que remonte notre mémoire, il y a plus de femmes que d'hommes pour les offrandes, fut-ce au péril de leur vie. Buchenwald et Dachau montent vers l'arche funéraire, avec toutes les ombres qui choisirent d'accepter la mort et plus que la mort ; avec les soldats de nos chars, les dactylos qui cachaient nos postes émetteurs..."

Paul Meyer

(1) Selon "Feuilles d'Erable" - Journal des FFC (132-XII-85)

(2) Introduction à l'ouvrage de Louis-Hervé Boussel "Charles De Gaulle - 12 novembre 1970"

LE GENERAL DE CORPS D'ARMEE PAUL BONDIS

----- 05.01.1995 - 15.04.1986 -----

Pendant les combats de libération de l'Alsace (1940-45), le Colonel Paul Bondis commande la 4ème DMM (Division Marocaine de Montagne) en remplacement du Général de Hesdin, grièvement blessé. Il venait de marquer deux pages héroïques avec citations au cours de la Campagne d'Italie au commandement de l'Infanterie Divisionnaire de la 4ème DMM payant de sa personne sur le terrain et à la tête de ses troupes avec "audace et dédain total de sa sécurité personnelle" ; il sera promu Général de Brigade avec une autre citation au cours de la campagne d'Allemagne et d'Autriche.

Paul Bondis est né à Constantine et promu sous-lieutenant à Saint-Cyr le 2 avril 1914 pour être engagé à Verdun (première citation) et fait prisonnier en février 1916. On le retrouvera à la tête d'une Compagnie du 5ème RTA pour être grièvement blessé le 6 août 1921 dans la région d'Ouezzane (Maroc) avant d'être nommé instructeur à l'Ecole Militaire des Elèves-Officiers marocains. En 1925, c'est l'Ecole Supérieure de Guerre, qui sera suivie d'une affectation au Maroc (citation du 26 juillet 1929), puis de sa désignation comme Chef d'Etat-Major des Troupes du Maroc.

Après l'armistice de 1945, le Général Bondis est nommé Adjoint au Commandant Supérieur du Maroc jusqu'en 1949 pour prendre le Commandement de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr Coetquidan (1950 et 1951). Il servira ensuite de septembre 1951 à décembre 1953 en qualité de Commandant des Forces Terrestres du Sud Vietnam et Commissaire de la République (quatre nouvelles citations). "Magnifique soldat, chef prestigieux, Grand-Croix de la Légion d'Honneur" la retraite par limite d'âge l'atteint en 1955. Il se dévouera gracieusement pendant vingt cinq ans et à la demande du Général de Hesdin, Président National, à l'Association des Membres de la Légion d'Honneur Décorés au Péril de Leur Vie (Président actuel depuis 1981, le Gal Guy de Clarens).

(Références : Floréal - An X N° 41 - Eté 1986)

PROJETONS DEJA 1987

Sauf événement imprévisible, la Section "50" prendra en charge l'organisation de la 42^{ème} rencontre nationale dans son secteur. La période choisie se placera un peu plus tard dans l'année (19-21 juin 1987) que ne le furent ces dernières années congrès et assemblées générales du "CC". Que chacun y pense, car ce rassemblement sera important. A ce propos, le Vice-Président d'Honneur de l'Amicale se pose une question d'avenir :

INVITATION A LA MEDITATION

Faut-il ou non tenir une assemblée générale pour établir le bilan traditionnel de la vie de l'Amicale ? Quoiqu'en disent les Statuts en leur article Huit, ce n'est pas l'essentiel de son activité, qui s'est déjà traduite cette année par la rencontre du Souvenir et des Vivants. Il importe davantage de "maintenir et de resserrer les liens de fraternité, de camaraderie et d'entraide entre les membres", tout en maintenant vivace "l'idéal et l'esprit de la Résistance qui animait la Brigade", que de s'égosiller administrativement.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre que le temps de la réflexion sur le devenir de l'amicale est venu. Que sera-t-elle en l'An Deux Mille ? Comment l'épopée de la Libération, - qui débute dans la Résistance et dans les Maquis et s'achève aux bords du Rhin et, pour quelques-uns, au-delà -, sera-t-elle ressentie, préservée et maintenue par les générations futures, lorsque les derniers combattants de la Brigade Alsace-Lorraine du Colonel Berger auront disparu entraînant avec eux la fin de l'amicale construite depuis 1945 ?

Chacun est invité à une méditation, - individuelle ou collective par section ou par affinité -, tournée vers ce proche avenir. Il n'y a pas d'autres associations assez proches de l'amicale par ses propres combattants ou constituée par les fils et filles des Anciens de la Brigade vers lesquelles se glisser. Certes, le moment de sa disparition n'est pas encore perceptible, mais le temps passe. Sa fin ne peut pas se déterminer mathématiquement, puisque la maîtrise de la mort n'est du pouvoir d'aucun de ses membres.

Il restera les drapeaux jusqu'à ce que leurs étoffes tombent en lambeaux. Où seront-ils conservés comme ceux des grandes Unités au sein des Invalides ? Demeureront un livre et quelques autres documents, peut-être dans un musée où ils jauniront au fond d'une bibliothèque que personne ne consultera plus parce que héroïsme et patriotisme s'en seront allés de la terre, tout doucement refoulés dans l'ombre épaisse de l'oubli par une humanité tant évoluée qu'elle ne sera plus humaine.

Ce vaste sujet, - et celui de ce qu'il adviendra de l'Amicale et par conséquent de sa mémoire -, ne méritent-ils pas que chacun s'y arrête quelques heures au milieu de ses préoccupations, parce que nul n'a jamais renoncé à la gloire de son passé, ni ne résistera à l'ardent désir de construire, - et encore et toujours -, ce demain, voire ce lendemain, dépassant sa propre existence et celle de ceux qu'il aime et voudrait éternels.

A T U R
-- AOUT 1944 --

Noel Balout nous a fait parvenir en juin 1986 le récit de l'affaire d'Atur, (à 6 Km au Sud de Périgueux, sur la D2 atteignant 6,5 Km plus loin Marsaneix), établi par Georges Brandenburger (72 rue Crochepierre - 47300 Villeneuve sur Lot) début 1986 en collaboration avec son ami Georges Fauteur (65 route d'Hayange - Neufchef - 57700 Hayange). Nous remercions tous ces camarades de la BAL, ce témoignage des survivants des faits héroïques relatés étant d'une importance capitale.

Ces événements noyés dans la grande Histoire de la Résistance doivent être dits et redits, afin qu'un néo-nazisme ou des esprits malfaisants ne les nient et ne parviennent plus aux générations futures qui auront à en tenir compte lorsque le moment sera venu pour elles de décider à leur tour du devenir de la patrie. Pour les lecteurs du bulletin cette documentation ravivra maints souvenirs et permettra de manifester leur estime à des camarades souvent trop modestes quant à l'exemplarité de leur courage. Ce sera aussi l'occasion de rendre hommage à tous ceux qui sont morts pour la France.

En 1948, à Strasbourg, Rodolphe Kessler réunit un certain nombre de témoignages ayant trait à la Résistance pour composer son livre "Les Terroristes", auquel se référera en 1984 Léon Mercadet (p. 283 de "La Brigade Alsace-Lorraine"). La mise en parallèle des diverses sources de renseignements permettra de mieux saisir l'action réelle et ponctuelle de 1944. Pour en faciliter la lecture, les textes du récent témoignage seront soulignés, tandis que les extraits du livre de R. Kessler paraîtront en impression normale.

*

A Durestal, le 13 mai 1972, André Matraux fit revivre les heures des maquis. "Voici donc autour de nous les mêmes bois qui virent le premier combat du premier maquis..." Entrons donc directement dans l'action telle que la raconte Kessler.

"... Le Capitaine Schwarzentruher quitta la centurie "Bir-Hakeim" pour remplir les fonctions d'officier de liaison au P.C. Martial. Le Lieutenant Mary le remplaça au commandement de l'unité. Le nouveau camp fut baptisé poétiquement : "Village Nègre", les huttes ressemblant à des cases africaines... Là haut, la centurie "Bir-Hakeim" prit contact avec le Groupe Verdun, le courageux chef Ancel et son camarade Adelf... Pour fêter cela, les compagnons d'armes se prirent par les mains, formèrent un cercle et chantèrent l'admirable chant scout : "Ce n'est qu'un au revoir, mes frères..." Aucun d'entre eux ne se doutait que, quelques jours plus tard, plusieurs de ces camarades seraient arrachés de ce cercle fraternel, par la mort implacable.

Nos amis ne restèrent pas longtemps au Village Nègre. L'ennemi était très actif et le chef Ancel ordonna au groupe de se rapprocher plus près de Vergt. Une fois de plus ils levèrent le camp et allèrent s'établir dans un petit hameau.

La nuit du 13 au 14 août, Charles Mary et Dumoulin dormirent ensemble dans un excellent lit bien moelleux, luxe vraiment inhabituel. Nos deux amis se croyaient gâtés par le ciel ! Mais qui se serait douté que c'était pour la dernière fois ?

Lorsque, le lendemain, Dumoulin revint au camp d'une tournée de ravitaillement, il apprit que le Lieutenant Charles Mary était parti en direction d'Atur avec une grande partie de ses hommes, sur l'ordre du chef Ancel. La centurie devait y attaquer des unités ennemies. Dumoulin fut commis à la surveillance du camp avec quelques gars. Le jour s'écoula, ainsi que la nuit, n'apportant rien de nouveau. (p. 246-247)"

"Le lundi 14 août 1944 au soir, nous sommes avisés que la Centurie Bir-Hakeim devait se préparer, nettoyer les armes individuelles, etc... pour participer le lendemain matin à une opération de bouclage d'un encerclement de 1.500 "allemands", en majorité des russes blancs recrutés par l'armée nazie et qui voulaient se rendre. Chaque Chef de section nous donnant les recommandations d'usage, il y avait même de la bonne humeur, car on suivait les nouvelles de la déroute des forces allemandes et de la prochaine libération de Périgueux".

"Mais le lendemain matin - c'était le 15 août - un camion arriva en vitesse folle, s'arrêta au camp et le chauffeur cria en sautant de la cabine. "Mon lieutenant, les Boches nous ont complètement cernés ! J'ai pu me sauver en me jetant follement à travers le feu ennemi !" (ndlr = il s'agit d'Atur). Le premier moment d'ahurissement passé, Dumoulin ordonna au chauffeur de retourner immédiatement sur le champ de bataille pour sauver les survivants. Le sergent-chef

Charitas partit aussitôt avec sa moto pour chercher à rétablir le contact avec les assiégés. Dumoulin fit cacher les bagages dans des meules de paille et préparer les quelques camions disponibles en les chargeant de matériel et de munitions. Puis il renforça les sentinelles postées autour du camp.

Le sergent-chef Charitas fut bientôt de retour et annonça que le P.C. du lieutenant Mary avait été attaqué par les Allemands. Avec Charitas revint l'agent de liaison Marcand qui, présent à l'attaque, s'était trouvé au P.C. de Mary... En sortant de la maison où se trouvait son P.C., Charles Mary fut blessé gravement au-dessus des deux genoux par une rafale de mitrailleuse. Il put néanmoins se traîner jusque dans un vignoble ; il déchira sa chemise et en ligota ses deux cuisses avec l'aide du volontaire Emile Hacquard. Ce dernier se rendit ensuite au village pour quérir quelques vivres et revint auprès de son chef. Soudain une patrouille allemande découvrit les deux maquisards. Le lieutenant Mary fut aussitôt achevé d'une balle dans la tête. Ce devait être une balle explosive, car l'occiput de Mary en fut entièrement fracassé. Les Allemands s'emparèrent de Hacquard - qui n'était pas blessé - ils voulurent lui faire trahir ses camarades en le menaçant de mort, mais le maquisard ne parla pas. Ils lui plongèrent les mains dans de l'eau bouillante, la peau se détacha de la chair, mais le maquisard ne parla pas plus. (ndlr : G. Faiveur confirme le fait par oui-dire). Ils se ruèrent enfin sur lui, transpercèrent son corps d'innombrables coups de baïonnettes et lui écrasèrent la tête à coups de bottes."

... 15 aout. "Nous sommes réveillés par les hommes de garde vers 4 h du matin : un peu de toilette et la distribution d'un café chaud avec quelques biscuits. Nous primes place dans les deux camions, chaque Chef de section faisant l'appel de ses hommes, qui, malgré un habillement disparate et varié, observent une discipline de soldat. Mon chef de section est l'Adjudant Wirth, légionnaire de 39/40. Arrivés à environ 2 Km d'Atur, ordre fut donné de nous arrêter et de descendre des camions pour nous déployer en file indienne des deux cotés du chemin communal reliant la route de Vergt à celle de Périgueux en contrebas du village. Etant dans le dernier camion, je me trouve dans la section en tête de file derrière l'Adjudant Wirth avec son FM. Le soleil venait de se lever et une journée belle et ensoleillée s'annonçait. En avançant, nous faisons un peu de bruit et quelque quart et bidon tintent provoquant aussitôt un rappel à l'ordre. Tout doit se dérouler dans le silence. Je me souviens de m'être adressé au soldat Debon qui disposait d'une petite gamelle fermée dans laquelle il mettait les cigarettes qu'il touchait. Mais comme il ne fumait pas, il en distribuait à ses camarades très parcimonieusement. Le matin donc, je lui demande un petit supplément, ma ration étant épuisée et j'essaie d'abuser de son bon coeur, mais sans résultat. Vexé de son refus, je lui lance inconsciemment : "Tu ne les emporteras pas au paradis". Un peu plus tard, hélas, je le verrai tomber sous le feu et quand je me suis souvenu de ce que je lui avais dit, le remords me prit au coeur.

Pendant notre avance, nous entendons soudain quelques rafales d'armes automatiques, ce qui nous surprit, mais bien vite nous apprenons que c'est le Lieutenant Mary et son aide, Emile Hacquart qui seraient accrochés. En réalité l'Officier grièvement blessé est achevé par les allemands alors qu'Emile sera sauvagement torturé puis assassiné. Nous arrivons maintenant à hauteur de la jonction du chemin à la route qui relie Atur à la N 21, lorsqu'un homme informe l'Adjudant Wirth que le village est plein d'allemands et qu'ils nous tendent un piège. L'Adjudant donne aussitôt l'ordre de faire demi-tour pour prendre des positions défensives ; de ce fait je me trouve avec lui en arrière-garde. Nous ne faisons pas dix mètres qu'un feu nourri d'arme automatique nous balaye systématiquement sur ce chemin à découvert, la seule protection était un petit fossé sur le coté droit de la route : "à remercier le cantonnier qui avait bien dégagé ce fossé". Une partie du groupe a pu rejoindre le camion, mais l'arrière-garde reste clouée sur place, impossible de progresser."

"Entre temps, les 65 hommes qui restaient encore, essayaient de percer les lignes allemandes : 65 maquisards contre 1.000 Allemands et Cosaques ! L'adjudant Wirth, de Metz, se sacrifia alors pour ses hommes. Couché à la lisière du bois, il tira sur les Allemands avec un fusil-mitrailleur anglais. Il tira ainsi jusqu'à sa dernière cartouche, puis il se leva pour se retirer vers ses hommes. Une balle explosive vint le frapper à ce moment et lui ouvrit le bas-ventre. Retenant ses entrailles de ses mains, il courut environ 100 mètres et, arrivé auprès de ses camarades, il tomba. Ses derniers mots furent : "Retirez-vous, les Boches suivent ! Je meurs !"

Le benjamin du groupe, Chadourne, originaire de la région de Périgueux et âgé de 18 ans, fut fait prisonnier par les Allemands. Les brutes lui arrachèrent les yeux et trouèrent son corps de

balles. Le Caporal Stoffel et le petit Italien Debon furent, eux aussi, tués au combat. Paul Hacquard, frère d'Emile, eut la mâchoire fracassée par une balle explosive ; le soldat Brandenburger fut blessé."

..."C'est à cet instant que j'entends un cri de douleur, l'Adjudant Wirth est touché à quelques pas derrière moi par une balle explosive qui lui a ouvert le ventre. Déjà inconscient, il vide néanmoins en raffale son dernier chargeur. Une balle frappe mon casque, casque français bleu que j'avais trouvé dans une ferme. Je me dis que l'ennemi cherche à nous prendre en tenaille. La seule voie libre qui nous reste c'est la bute, puis rejoindre le bois derrière la ferme. Nous le gagnons par bonds successifs. Je ne sais pas comment l'Adjudant, malgré sa blessure, nous rejoint, aidé par son pourvoyeur Dufour, mais il meurt après avoir eu encore la force de remettre son alliance que le soldat Dufour remettra plus tard à sa femme. Son tombé également deux de nos camarades, le soldat Debon et le Caporal Stoffel. Chadourne a été fait prisonnier et abattu sauvagement.

C'est en arrivant à la lisière du bois, près d'un enclos de jardin, que je suis blessé. Paul Hacquard, la mâchoire fracassée par une balle, se réfugie dans la grange de la ferme citée plus haut et se cache dans une meule de foin. Un autre, Camille Faieur, cousin de Georges Faieur, également blessé à l'épaule, trouve le même subterfuge pour échapper aux allemands qui pénétreront dans cette grange ; mais ils ne les trouveront pas. Sitôt les allemands repartis, il nous rejoint dans le bois situé environ à cent mètres de la ferme. D'autres rescapés arrivent un à un. Avec Georges Faieur et Francq Gilbot, nous restons là pendant quelque temps. Faieur était également blessé à la cuisse. A plusieurs reprises, un homme valide va à la clairière du bois pour voir si d'autres camarades pourraient encore nous rejoindre. Non, plus personne. C'est donc le retour à travers bois et clairières que nous passons un par un pour rejoindre Eglise-Neuve de Vergt où les camarades attendaient les rescapés. Hacquard sera transporté à Vergt où il y a un hôpital."

"Ce fut un habitant d'Eglise-Neuve qui alla chercher les corps des camarades tués. Georges Faieur demandera que les morts soient toilettés, afin qu'ils soient enterrés de façon digne. Il en témoigne aujourd'hui par écrit en attestant l'acte d'atrocité commis par les nazis : le Lieutenant May avait été achevé d'une balle dans la nuque, le camarade Debon avait la gorge ouverte par couteau. Ce sont les habitants d'Eglise-Neuve qui ont donné les draps pour les ensevelir dignement et démontrer modestement leur patriotisme et leur accord avec les Résistants. Les blessés ont été soignés avec attention, Georges Faieur se souvient de l'avoir été par la postière, dont le nom reste inconnu, et qui décèdera en 1982."

Le 17 août au matin, malgré la présence d'allemands dans les parages, j'assisterai à l'enterrement de mes camarades. Par la suite, d'autres opérations nous attendront : Razac, Montonceix, où nous perdrons encore un camarade, Frevy, le malgache. Ensuite ce sera la rentrée à Périgueux et toute l'aventure de la Brigade. Encore aujourd'hui, plus de quarante ans plus tard, nul n'oublie les camarades tombés le 15 août 1944 et auxquels les habitants d'Atur rendent hommage. Alors, d'année en année, on pense à ces "Terroristes Inconnus" animés par la même foi que le furent les combattants 14/18 qui libèrent l'Alsace et la Lorraine, boutant hors de France l'envahisseur."

Un Terroriste

"Les camarades furent ensevelis dans des conditions dramatiques. Le 17 août, à 7 heures du matin, l'unité se rassembla pour déterminer la section qui devait prendre part à l'enterrement. Cette section partit vers 8 h 30, la cérémonie funèbre devant se dérouler à 10 heures. A 3 Km environ d'Eglise-Neuve on signala qu'une colonne de cyclistes allemands, forte de 50 à 60 hommes, avait été vue à très peu de distance du village. La section continua néanmoins sa marche et à 300 mètres du village, le chef de section Chatzi fit déployer ses maquisards en tirailleurs dans les buissons des deux côtés de la route. A 12 heures, le groupe Paulus arriva en renfort pour couvrir les routes derrière Eglise-Neuve. La section de la centurie "Bir-Hakeim" se rendit alors au village pour procéder enfin à l'enterrement de leurs camarades..."

"Les 6 cadavres des camarades tués furent mis en cercueil et exposés dans la chapelle du château d'Eglise-Neuve, près de Vergt. Les blessés furent transportés dans une ferme au nord de Vergt où s'était établi l'hôpital du maquis. Paul Hacquard se trouvait dans une situation grave, presque désespérée. La mâchoire inférieure était complètement broyée et les chirurgiens se voyaient dans l'obligation de lui extirper les nombreux éclats un par un. En outre, une balle lui

avait perforé un bras et la poitrine. Grâce à la science et à l'habileté de nos chirurgiens du maquis, le Professeur Fontaine, le Dr Forster et le Dr Heimendinger, Paul Macquard put être sauvé..."

"Après la mort héroïque du lieutenant Charles Mary, le lieutenant Dumoulin prit le commandement du groupe "Bir-Hakeim". Le maître Frédéric Mary lui présenta les hommes. Dans une allocution simple et émouvante, Dumoulin exhorta les volontaires à continuer la lutte jusqu'à la victoire finale, unis et courageux.

"... Le lendemain, le commandant Ancel ordonna aux groupes "Bir-Hakeim" et "Ruffel-Kinder" de monter en position à Montanceix. Le capitaine Schwarzenruber prit le commandement des deux unités. En longue colonne motorisée, les groupes traversèrent Vergt, puis abordèrent la route Périgueux-Bergerac avec prudence, car elle était souvent utilisée par les Allemands. Le lieutenant Dumoulin avait pris place dans une Renault avec quelques maquisards et l'agent Yvonne. Cette dernière avait dû se sauver au maquis en toute hâte, car les Allemands avaient découvert son nom dans les papiers du lieutenant Mary et la Gestapo cherchait activement à s'emparer d'elle..."

SON COEUR BAT PLUS FORT

Jacques Chaban-Delmas est un homme particulièrement sensible. Devant trois cent cinquante personnes réunies à Eymet (24500) début 1986, il a reconnu lui-même que "chaque fois qu'il vient en Dordogne, son cœur bat plus fort qu'ailleurs. Tout d'abord parce que c'est là que son père adoptif est venu trouver refuge après la guerre 14/18. Ensuite parce que c'est là, à la croisée de deux chemins du sud du département, qu'il a déniché son treizième pseudonyme que lui demandait Londres, pendant l'Occupation. Ce pseudonyme est devenu son nom, puisqu'il s'agit de Chaban, le nom d'un château périgourdin : "A la libération, j'étais plus connu sous le nom de Chaban que sous celui de Delmas, j'ai uni les deux."

Cet extrait de presse a été relevé par Noël Balout, qui précise que ce château Chaban se trouve non loin de l'un des P.C. d'André Malraux : le château d'Urvall (à quelques kilomètres à l'Ouest de Siorac-en-Périgord).

LE SAVIEZ-VOUS ?

Cinq villes de France et dix huit Unités régimentaires sont titulaires de la Croix de l'Ordre de la Libération :

Grenoble, Nantes, Paris, Ile-de-Sein, Vassieux-en-Vercors, Groupe de Chasse "Alsace", Groupe de chasse "Ile-de-France", Groupe de Bombardement "Lorraine", Groupe de Chasse "Normandie-Niemen", 1ère Escadrille de Chasse du Groupe "Alsace", Corvette "Aconit", Sous-marin "Rubis", 1er Régiment de Fusiliers Marins, 1er Régiment d'Artillerie Coloniale, 113ème Régiment d'Artillerie Coloniale, Bataillon de Marche N° 2, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique, 2ème Régiment d'Infanterie Coloniale, 501ème Régiment de Chars de Combats, 2ème Régiment de Chasseurs Parachutistes de l'Armée de l'Air, Régiment de Marche du Tchad, 13ème Demi-Brigade de la Légion Etrangère, 1er Régiment de Marche des Spahis Marocains.

LES DIALECTES

Voici quelques extraits d'un article d'Edmond Riedinger paru dans le N° 2/1986 de la Revue touristique du Club Vosgien à l'intention des "gens de l'intérieur", pour mieux comprendre la diversité dans l'unité nationale et amicale :

Les touristes, - les membres de l'Amicale ne le sont-ils pas devenus au fil des ans et des congrès BAL ? -, s'étonnent d'entendre les "gens de l'Est" s'exprimer dans un "parler" qui n'est ni le français (langue nationale), ni le haut-allemand (langue littéraire et d'échanges

scientifiques) : "Une grande partie de la population (autochtone) parle un français hésitant et souvent incorrect, s'exprime souvent très mal en allemand et ne se sent à l'aise qu'en parlant la langue maternelle qu'est le dialecte".

Une oreille plus attentive a vite fait de constater qu'il ne s'agit pas d'un seul dialecte, "mais d'une mosaïque de dialectes" qui sont des "parlers franciques ou alémaniques... Le parler local s'oppose au français, non en tant que dialecte en face d'une langue de culture, mais en tant que langue germanique s'opposant (culturellement) à la langue romane". Dans cette étude, on est frappé par "ce dialecte se rapprochant des dialectes allemands, de la langue littéraire allemande et des langues germaniques telles que le hollandais, le danois, le suédois, le norvégien et l'anglais". Notons que "le dialecte strasbourgeois est plus près du haut-allemand que la plupart des autres dialectes allemands ou suisses".

Mosaïque ? Pour un mosellan ou un alsacien, la localisation géographique des dialectes est possible, allant même de villages en agglomérations selon l'intonation, le vocabulaire ou la déformation phonétique de la langue de base. Mais il est certain que le dialecte devra rester pur et ne pas se transformer en "charabia", afin de rester "un instrument précieux" de communication internationale, "les termes les plus modernes étant à dériver du haut-allemand, langue des publications scientifiques, par simple modification phonétique sous peine d'appauvrissement". Le suisse-allemand est l'exemple type.

En Moselle, on parle trois dialectes fondamentaux : le francique mosellan (Sierck - Thionville), le francique rhénan (Bitche - Sarreguemines - Forbach - Fénétrange - etc...) et le bas-alémanique (Phalsbourg - Sarrebourg). Citons encore les "patois romans de la Fentsch, du Pays-Haut Messin, de l'Isle de la Nied, du Saunois, Vosgien". En Alsace, partagée par la Forêt de Haguenau, il existe deux régions linguistiques : au Nord les dialectes franciques rhénans du Sud et au Sud les dialectes alémaniques. N'allons pas plus avant parce que dans toutes les régions de France, sans même aller en Bretagne, au pays basque ou savoyard, existent des dialectes et des patois multiples qui subsistent aux côtés de la langue nationale. Il en est également ainsi dans les pays francophones d'Afrique...

L'expression dialectale se transmet par le théâtre, la poésie, le chant, la littérature, les fêtes folkloriques où un grain d'esprit est souvent mis en valeur par un mot français habilement glissé dans la phrase : pardonnez-leur de rire, mais ils comprennent très bien ce qu'ils disent et ce que vous ne saurez que difficilement ressentir. A l'étranger, nos gens de Moselle et d'Alsace ne se débrouillent pas mal si l'on en juge par leur réussite : "Notre dialecte facilite l'accès à l'allemand et à l'anglais. C'est un tremplin qui projette dans le monde".

Enfin, pour s'amuser, tout en se rappelant que "le dialecte féconde la langue écrite dont il ne faut pas l'en séparer", établissons ce parallèle exemplaire cité par Edmond Riedinger :

Do you drink milk or water ?	= Duesch du Melich drinka oder Wasser ?
Both, but Wisky is better for me.	= Beides, awer Riesling isch besser f'r mich.
Lay the apple on the ground...	= Ley de Abbel (Ebbel ou Epfel) uf de Grund !

D A N E M A R I E

pour ceux qui s'y sont battus
et n'y sont jamais retourné

Dannemarie : c'est la rencontre du rail et de la route, c'est le passage du canal du Rhone au Rhin, le verrou sur la grande voie de Belfort à Altkirch, et c'est enfin le murmure de la Largue qui passe, toute proche, au pied de cette colline qui porte la vieille cité. Elle surprend le passant par la vie qui anime ses rues et le charme de ses vieilles maisons cotoie le supermarché alors qu'aubergistes et bonnes tables se rangent le long du grand axe, telle une image sortie d'un beau décor.

Si une ville alsacienne peut s'enorgueillir d'une haute antiquité, c'est bien celle-là. L'occupation néolithique de la colline est certaine, puis elle verra se croiser là deux voies gauloises importantes. L'une venait du pays des Séquanes et longeait le piémont vosgien. L'autre passait d'ouest en est. Les Romains utiliseront ces tracés pour construire leurs voies, celle allant sur Altkirch recevant par la suite le nom de "Herrenweg", celle sur Reitzwiller le nom de "Thalweg". Un jour, alors que l'invasion menaçait, un passant avait enterré là son avoir, espérant

bien le retrouver plus tard, lorsque l'orage serait passé. En fait, c'est le XXème siècle qui fera la redécouverte du trésor de ces pièces gauloises devenues deux fois millénaires.

Les historiens estiment que la cité est née avec l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens, au Vème ou VIème siècle. Propageant la bonne parole, ils avaient coutume de construire aux carrefours des routes des sanctuaires où ils enseignaient la population locale. Ainsi auraient-ils fait ici en construisant une église dédiée à "Domna Maria", la mère de Jésus. Et de ce vocable viendrait le nom de la future ville : Dannemarie.

Il faudra attendre l'année 823 pour voir le nom figurer dans un document écrit. L'empereur Louis-le-Débonnaire confirme en effet à l'abbaye de Masevaux des propriétés sises à Domna Maria.

La région appartenait primitivement aux comtes de Mousson d'où naîtra la lignée des comtes de Ferrette. Ces grands seigneurs, avoués (protecteurs) de l'abbaye de Masevaux, seront également les seigneurs et maîtres de Dannemarie et de toute la région environnante (Sundgau). Ainsi la cité partage le destin des terres comtales et passe en 1271 à l'évêché de Bâle. En effet, Ulric de Ferrette s'était placé sous la protection de l'évêque en lui cédant ses biens, les recevant en retour sous forme de fief oblat. Et c'est ainsi, qu'à la mort du dernier comte de Ferrette (1324) Dannemarie aurait dû devenir "baloise". Mais ce sont les Habsbourg qui en deviendront les maîtres. Ne voulant pas laisser échapper ce grand domaine, les Habsbourg font épouser à Albert d'Autriche la jeune comtesse Jeanne de Ferrette, l'une des deux filles d'Ulric III de Ferrette qui vient de mourir. Et les Habsbourg sont assez puissants pour contester les droits de l'évêque et obtenir le fief qu'ils considèrent bientôt comme étant leur véritable propriété.

Voici donc Dannemarie devenue mairie autrichienne. Ce n'est alors qu'un petit village regroupé avec Elbach, Gommersdorf, Retzwiller et Wolfersdorf. Placé à un point névralgique, Dannemarie connaîtra bien des pillages et des destructions : 1298, l'évêque de Strasbourg Conrad III ravage le Sundgau pour tirer vengeance des comtes de Ferrette, Dannemarie sera pillé. Le XIVème siècle verra la peste faucher les habitants et en 1427 le comte de Froberg s'avance avec 25.000 hommes sur les terres autrichiennes qu'il réduit à feu et à sang. Nous apprenons alors que Dannemarie possédait un cimetière fortifié qui sera détruit et l'église (qui sert de refuge et de donjon) incendiée. Puis, en 1444, les Armagnacs s'installent et pillent, ils gardent même là divers otages, notamment des habitants d'Epfig.

Et puis Dannemarie devient terre bourguignonne, le duc d'Autriche, à court d'argent, ayant vendu à Charles le Téméraire toutes ses possessions de Haute Alsace (1469). Le Téméraire nommera un grand bailli pour administrer ses terres nouvelles et son choix tombe sur Pierre de Hagenbach. Voulant ramener de l'ordre dans une province livrée à l'anarchie, il commet plusieurs erreurs, s'attire la colère, puis la révolte. Il sera enfin capturé et décapité par les Etats alsaciens coalisés (1474). Etienne de Hagenbach, frère du défunt, cherchera à venger Pierre. Avec une armée il pénètre dans le Sundgau et ravage toute la région de Dannemarie. Le 19 août 1474 ses soldats incendient le clocher de l'église, pillent la ville, violent et emmènent le vieux curé de 80 ans qui mourra des mauvais traitements endurés. Et les malheurs ne s'arrêtent pas là.

La guerre de Trente Ans achève la ruine. En 1633, face aux exactions des "Suédois", les paysans du Sundgau se révoltent. Ils s'emparent même du château de Ferrette où avait pris quartier le bailli qui sera défenestré. Pour venger la mort de son serviteur, le Rhingrave arrive avec une armée. A Dannemarie, où un contingent de paysans s'était réfugié dans le cimetière fortifié, le Rhingrave fait exécuter tous les révoltés et laisse incendier l'église. Les derniers vestiges de ce fameux cimetière fortifié disparaîtront en 1822 lors des travaux d'agrandissement de la Place du Marché.

Le XIXème siècle sera fertile en événements. En 1815, lors de l'Invasion, les Français livrent ici un combat d'arrière-garde et retiennent pendant deux jours les troupes ennemies. Celles-ci s'installeront à Dannemarie, montent d'abord un hôpital militaire puis construisent une caserne qui sera rasée en 1842. En 1831, le roi Philippe passe dans la ville qui, en l'honneur du monarque, aura fait construire un arc de triomphe sur la route d'Altkirch.

Puis arrive le chemin de fer. Il fallut construire, à partir de 1855, deux énormes viaducs qui sont devenus les véritables monuments de la région. Les plans sont de l'ingénieur d'Aigremont alors que les travaux sont effectués par les Belges. Le viaduc du "Barrenweg" (du côté de Ballersdorf) ne comptera pas moins de 34 arches et domine la vallée de 18 m de haut. Il faut s'imaginer l'extraordinaire activité qui régnait ici. On avait construit sur place les fours nécessaires à la cuisson des 9 millions de briques qui sont entrées dans la construction. Enfin,

le 15 octobre 1857 le premier train passe le viaduc et arrive à Dannemarie. Il faudra encore attendre l'achèvement du second viaduc, le 15 février 1858 pour que les trains puissent gagner Belfort. Le second viaduc (du côté de Retzwiller) compte 43 cintres et domine de 29 m le lit de la Largue, il nécessitera 14 millions de briques. Il aura fallu 3 années pour construire ces oeuvres d'art qu'un officier français fera sauter en 1870. En 1914 nouvelle destruction par les Français qui réparent les dégats en 1915. Peu après des avions d'observation allemands survolent les viaducs, règlent le tir de leur artillerie, et les ponts sont détruits pour la troisième fois. Enfin en 1944, ce sera la quatrième destruction !

*

Avec l'aimable autorisation de l'auteur, Monsieur Guy Trendel (article paru dans L'Alsace Automobile n° 444 - déc. 85).

NOTRE BULLETIN

L'an dernier, chers camarades, certains d'entre vous ont été un peu distraits ou n'ont pas lu notre bulletin avec une attention soutenue. D'entrée donc, je vous prie d'accepter que, - vos frais réels engagés pour le réaliser quatre fois par an -, la participation 1987 soit de SOIXANTE FRANCS à incorporer dans la cotisation 1987 de votre Section, le Trésorier se chargeant de m'adresser dans l'ordre alphabétique vos noms servant à l'expédition des numéros. Faites-lui connaître tout changement survenant en cours de route. Merci d'avance de votre intérêt et de votre fidélité à l'Amicale.

Je répète : P A R T I C I P A T I O N 1 9 8 7 = S O I X A N T E F R A N C S

Je sollicite à nouveau de mes aimables "Correspondants" (chacun d'entre vous peut le devenir aisément) une aide active à la rédaction des comptes rendus des principaux événements de la vie de l'Amicale. Qu'ils expriment leurs sentiments ou ceux d'amis ayant vécu avec eux les rencontres toujours renouvelées et jamais semblables. Je continue à faire appel, depuis 1946, à la collaboration des membres pouvant témoigner de notre aventure, voire de rédiger des impressions philosophiques ou littéraires personnelles ayant trait aux personnalités de la Brigade, qu'elles aient eu un rôle prépondérant ou qu'elles se soient fondues dans l'anonymat du "Chasseur de base".

Je suis conforté dans cette méthode de communication par un mot de mon ancien chef de Réseau de Résistance, que connaît également le Président Pierre Pillot, et qui vient de perdre le rédacteur du "Journal des FFC" agé de 85 ans : "Sa disparition nous oblige à retarder quelques temps la publication, au moins jusqu'à la fin de l'année. Notre assemblée générale décidera du sort de notre journal que gérait jusqu'à sa mort notre camarade de clandestinité".

Oeuvre d'une "équipe", notre bulletin ne devrait pas être exposé aux aléas d'un décès. Je souhaite que le jour venu il poursuive son chemin sous la responsabilité d'une personne dévouée au maintien de l'esprit de la Brigade dans la pensée même du Colonel Berger. Pour cela il ne faut pas nécessairement être un Ancien, mais avoir suivi pas à pas l'évolution de l'Amicale et avoir lu beaucoup d'ouvrages d'André Malraux. Il y est une condition sine qua non : les survivants devront rester unis et répondre "jusqu'au bout" à l'appel de contribution à la rédaction et aux frais de notre bulletin. Un grand merci à tous ceux qui déjà agissent ainsi. Je fais confiance aux autres quant à l'avenir.

Paul Meyer

LE STAUFEN

Si vous ne vous souvenez pas de la Croix de Lorraine du Staufen, lieu-dit dominant Thann, face à la plaine d'Alsace du Sundgau, reportez-vous au numéro 180-I-81 (la première pierre fut posée par le Général de Gaulle le 1er avril 1948, le Général Koenig procédant à l'inauguration le 10 juillet 1949 de ce magnifique monument construit par notre camarade André Lutringer).

16 mars 1981 : plasticage par les "Loups noirs". Relisez ensuite le N° 181-II-81 du bulletin pour savoir que le 18 juin 1981 fut inaugurée la Croix de Lorraine reconstruite par André Lutringer dans un temps record : "A nouveau se dresse en cet endroit exposé aux yeux de ceux qui cheminent dans la plaine ou qui se retournent sur la montagne d'où ils viennent, la Croix aux doubles bras étendus comme pour signifier notre double épreuve et notre double foi, indissolublement liées, celle de l'Alsace et celle de la France" (Discours de Paul Meyer).

Mais le 20 septembre 1981 (voir bulletin N° 182-III-81) tout est réduit à néant par l'explosion criminelle, "attentat commis contre le monument-symbole de la Résistance Alsacienne" (Télégramme de Jean Laurrain à Paul Meyer). Moins d'un mois après, une "croix provisoire en sapin étend à nouveau ses doubles bras au-dessus de Thann" (Lettre de Paul Meyer du 14 octobre 1981 au Préfet du Haut-Rhin).

Le 18 juin 1986, "le Stauffen s'orne d'une nouvelle croix de Lorraine", titre L'Alsace du 20 juin sous une photo de la croix devant laquelle les "musiciens du 8ème Hussards jouent les sonneries réglementaires". Le texte non signé est d'un laconisme déconcertant, comme fut déprimante pour le Président de la Section "HR" le refus du Maire de Thann et des autorités départementales d'ouvrir une souscription publique en vue de la troisième reconstruction en béton de ce monument dédié à la mémoire des Libérateurs de la province et sis non loin de l'immense croix se dressant au sommet du Hartmannswillerkopf (Viel-Armand) :

"L'inauguration de la nouvelle croix du Stauffen a donné lieu mercredi soir à Thann à une brève mais émouvante cérémonie. On sait que la croix de Lorraine, monument à la mémoire de la résistance alsacienne avait été détruite à deux reprises à l'explosif, il y a quelque cinq ans. Depuis c'était un édifice provisoire qui montait la garde à flanc de colline à l'entrée de la vallée de la Thur.

"La nouvelle croix possède les memes cotes que celles qui l'ont précédé et notamment une hauteur de 9,464 m, mais elle a été réalisée en métal par l'entreprise Munsch de Guewenheim et elle sera pourvue d'un équipement qui permettra de la rendre lumineuse.

"La cérémonie de mercredi soir s'est déroulée avec la participation de la musique du 8ème Hussards et un détachement du 57ème RT ainsi que celle des principales sociétés patriotiques des environs. L'appel du 18 juin a été lu d'abord par M. Henri Mehr, figure bien connue de la résistance thannoise avant que M. Modeste Zussy, sénateur honoraire, dévoile le monument qui s'illumina aussitôt. Des gerbes furent déposées au nom de l'OMSPAC, puis par M. Schielé, sénateur et maire de Thann, et enfin par le sous-préfet, M. Piraux. Parmi les responsabilités présentes on a aussi pu reconnaître le député Weisenhorn, MM. Heider et Bauemler, conseillers régionaux, MM. Egler et Ortlieb, conseillers généraux, le Colonel Barreau, délégué militaire départemental, ainsi que les présidents et représentants de nombreuses associations patriotiques ou d'anciens combattants.

"Après la cérémonie, les invités de la municipalité de Thann se retrouvèrent à l'hôtel de ville pour une réception qui se distingua surtout par le fait qu'aucun discours n'y fut prononcé."

L'Amicale était représentée aux cérémonies par le Vice-Président de la Section "HR" Julien Libold.

LA GUERRE EN 1986

"Le monde obéit à des lois que nous ne maîtrisons pas. La somme des initiatives individuelles est toujours préférable à la planification volontariste de l'élite gouvernementale" (Hayek)

Nous étions assis confortablement sur une bombe amorcée, dont nul ne semble pouvoir éteindre la mèche lente souterraine. Il faut être inconscient ou particulièrement égoïste pour ne pas se rendre compte de la renaissance de la guerre, passée récemment de subversive et sporadique à une réalité meurtrière et aveugle. Une peste brune rappelant étrangement le nazisme que nous combattions jadis ensemble fait l'amalgame international du terrorisme, de la subversion verbale ou armée, de la drogue et des difficultés engendrées par le chômage et la zizanie établie bien solidement entre les divers responsables non seulement de notre pays ou de l'Europe, mais le monde

entier. La politique est dépassée par l'événement, une bataille est perdue chaque jour, les prises d'otages innocents s'accroissent sans espoir d'un retour au foyer des victimes, le sang coule et la mort devient banale, la vie n'ayant plus de prix, la morale étant déchue et l'espérance engourdie.

Je ne verse pas dans le catastrophisme, trop facile et non constructif, mais les membres de l'Amicale sont relativement bien répartis sur le territoire national pour subir dans leur personne ou celle de leur famille ou des amis la pression quotidienne de la nouvelle guerre. On n'échappe pas à ce que rapportent les médias, l'anodin révélant parfois le sang et la mort. Où restent la liberté, l'égalité, la fraternité et les "droits" de l'homme ? Et ses "devoirs", les a-t-on mis sous le boisseau ? Le bon côté de la vie fait place à l'angoisse et à la tension nerveuse constante amenant avec elle des nuits blanches : nous veillons sans armes, mais nous veillerons. Une fois encore nous sommes en première ligne. Il appartient à chacun de nous de participer à l'effort qui nous est demandé au nom de l'humanité pour ramener la paix dans notre Patrie et par delà à tant de peuples atrocement éprouvés. La conscience de chacun guidera l'attitude à adopter maintenant que les beaux discours sont vains, cependant que je me réfère à l'Appel que vous connaissez : "Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale".

Paul Meyer

----- EVENEMENTS -----

Parmi les événements heureux ayant jalonné notre route à travers les guerres et les terrorismes depuis la dernière parution du bulletin, retenons comme signe de paix, de fraternité au-delà de nos différences, et d'Amour, le séjour du Pape Jean-Paul II dans notre pays du 4 au 7 octobre 1986 : Lyon - Taizé - Paray-le-Monial - Gerland - Ars et Annecy. Négligeons ce qu'un tel voyage pourrait avoir de troublant pour certains, qui ont peut-être peur de se trouver face à eux-mêmes et face à la fin du deuxième millénaire (après la mort du Christ), pour ne retenir que le message de renouveau et d'espoir : il est à nouveau en France de jeunes forces porteuses d'espoir, de plénitude spirituelle et de grandeur d'âme.

"Ce siècle (qui vient) sera religieux ou ne sera pas" (André Malraux). Ce siècle sera, parce que chacun de nous y aura largement contribué. Tant que nous vivrons, "donnons la main à tous les gens du monde" pour triompher du mal et de la haine. Ne prêtons aucune oreille complaisante à ceux qui crient : utopie, casse-cou, folie démoniaque. Où serions-nous si nous les avions écoutés ? Ayons le courage de l'affirmer.

"Et donnons un écho pratique au rassemblement unique et exemplaire d'Assise de tous les responsables des religions du monde. C'est aussi un espoir de paix."

----- CEUX QUI SECOUENT LEURS FUCES -----

Notre camarade Jean Paulus (Courbon - Riotord - 43220 Dunières) écrit le 11 juin 1986 à propos de la sortie de la Section "HR" à laquelle il cotise : "J'aurais bien aimé revoir tous les membres du Haut-Rhin au Markstein, que j'ai bien connu en 45-47. Un jour j'y ai vu avec mon frère le thermomètre à alcool "claqué" dans l'entrée du "Chalet". Donc il faisait - 36° et les quelques clients étaient tous assis sur la cuisinière. Nous avions mis 3 h 30 pour monter skis aux pieds depuis Wesserling et pour redescendre 1 h par Ranspach. Et tant d'autres souvenirs !" Mais le 28 juin, date prévue pour la rencontre sur la Route des Crêtes des Vosges, "nous avons ici une grande réunion de famille de quarante à cinquante adultes, plus les petits-enfants, pour célébrer plusieurs anniversaires à la fois. Veuillez transmettre mes salutations à tous, je penserai bien à vous tous ce jour-là". Et d'ajouter un souvenir du 8 mai à Froideconche. "Dut ta modestie en souffrir, et d'autres te l'ont sans doute déjà dit, si nous étions si nombreux ce 8 mai, c'est grâce à toi qui a su galvaniser depuis 41 ans l'amicale par le bulletin et ton exemple. Pour ma part je peux dire que sans tout cela, je ne serais certainement pas aussi attaché à tous ces souvenirs de notre Brigade" (Le Président Paul Meyer le remercie de ce témoignage amical).

*

Nous avons reçu une émouvante lettre écrite le 10 juin par la fille de notre camarade Paul Kessler (Mme Monique Sax, habitant à Fegersheim) par laquelle elle remercie les camarades qui n'oublient pas son père au cours de leurs rencontres ou par des lettres, dont il prend connaissance

avec plaisir et émotion. "Nous avons tant de peine de le voir chaque jour sur ce fauteuil, sans un mot. C'est certes déchirant, mais il faut garder le moral, surtout pour lui, sinon il ne lui resterait plus rien. Je vais essayer de le décider à venir chez nous, histoire de le faire bouger un peu, ou de lui proposer de partir un peu en vacances. Obtiendrais-je satisfaction ? Je l'espère, car je crois que cela ferait du bien, à lui comme à maman... Je remercie tous ceux qui s'intéressent à mon papa. En son nom et en celui de maman, je vous adresse les plus sincères amitiés". - Qui pourrait "faire quelque chose" pour notre camarade si durement frappé dans sa santé, paralysé et privé de parole ? (3 rue de l'Épargne - 68400 Riedisheim)

*

Le Dr André Jacob (1 rue Marietta Martin - 75016 Paris) a été particulièrement "ému de retrouver Ancel et son frère, Lutringer, Fischer et tant d'autres. J'ai été, je l'avoue, très bouleversé par cette manifestation, qui rappelait tant de souvenirs et j'ai bien pensé, outre à ceux qui figurent sur notre monument, aux disparus plus récents : Malraux, Dopff, Jacquot... Dans le numéro Froideconche du bulletin, qui est tout à fait remarquable, j'ai été très sensible à la mention qui m'est consacrée... mais là il y a une petite erreur. Je suis né en 1908 et n'ai donc pas 85 ans ; 78 me suffisent !" Qu'on nous permette de saluer l'humour de notre toubib et de souhaiter qu'il continue allègrement sa route au-delà de ce 85ème anniversaire !

*

Alfred Schlumberger (100 rue Bourne - 67900 Lyon) écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister aux manifestations de l'Amicale. "... Je ne puis encore risquer la fatigue d'un voyage rapide. 1985 aura été pour moi un peu rude avec un infarctus en juillet et une opération aux artères coronaires (pontage) en novembre. Tout va bien maintenant, mais il me faut faire encore un peu attention. Je pense pouvoir envisager venir à Périgueux l'année prochaine. Amitiés à tous". Nous souhaitons à notre ami une convalescence parfaite et le félicitons pour sa prudence. - Un autre membre de l'amicale devant se déplacer à plus de mille kilomètres écrivait à la même époque. "... Je redoute un peu ce voyage ; c'est bien loin, mais nous avons décidé de faire une étape intermédiaire". Voilà donc la voix de la sagesse, quel que soit l'état de santé des Anciens, dont le plus jeune doit approcher rapidement des soixante ans.

*

De Toulouse, notre aumonier Frantz annonce son changement d'adresse (voir rubrique ad hoc) et ajoute : "Début de retraite laborieuse ; remise en état de l'appartement, le même comme avant 74. Heureusement j'aime cela. Amical salut à tous les Anciens".

*

VERONIQUE FILOZOF LA GLORIEUSE

Après "Alberto Solbach le magnifique", notre camarade Patrice Hovald, -membre bienfaiteur de La Section "HR" (Le Verger - 16 rue de l'Ill à Didenheim - 68200 Mulhouse)-, fait paraître fin août 1986 aux presses "Néo-Typo" de Besançon un livre surprenant, dont nous avons extrait les passages pouvant intéresser nos amis du "SO", du "HR" et de "P" en particulier. Monsieur Jean Monestier, écrivain occitan né le 1er février 1930 à Bordeaux, écrit en préface du livre de Patrice : "La chaleur humaine du texte de Patrice Hovald ne le cède en rien à toute la fraternité que recelle l'oeuvre de Véronique, dans un style simple et dépouillé...".

Véronique Sandreuter naît à Bale le 8 août 1904. D'un premier mariage naissent Jean-Guy et Paulette Modin, future épouse de Jean Svagelski. Elle adopte pour ses dessins, ses peintures et ses fresques murales le nom de son second mari, Filozof, puisqu'elle ne ressent sa vocation artistique qu'à l'âge de quarante ans. Sa vie se déroulera ensuite essentiellement autour de trois pôles : Sarlat en Périgord, Mulhouse en Alsace et Paris. Il est évident qu'ailleurs on la connaît également puisqu'elle participera à cent trente-trois expositions, illustrera vingt-trois livres et décorera dix-huit murs.

"Elle fut l'être le plus innocent que j'ai jamais connu", mais elle "n'est pas un peintre naïf, c'est un peintre de l'amour et de la gravité (p.12). La familiarité de Véronique excluait toute vulgarité ; elle était noble ; son sens de l'humour était aigu. Parfois cruel (p. 87)". Il s'agit pour Jean Monestier d'une "artiste ayant fait coexister le monde réel et le monde légendaire dans une oeuvre empreinte d'une beauté sereine, (elle) nous restitua par son art

l'autre beauté de la vie quotidienne. Elle s'identifia aux gens du pays (Périgord) et trouva tout naturellement sa place autour du cantou de nos fermes".

"Anarchiste, révolutionnaire, portant la Commune comme un pavois, ayant vécu mai 68, tout entière éprise de liberté, Véronique était un être religieux". Elle décéda le 12 janvier 1977 à Mulhouse, "ses obsèques eurent lieu au Temple Saint-Jean" (p. 132).

En été 1940, à Perpignan : "Véronique Filozof et des infirmières suisses du camp d'Argelès-sur-Mer et le Pasteur Massat ont sauvé plusieurs juives de ce camp et leur ont permis de fuir vers les USA et le Canada" (p. 25). Tout a commencé là. "Sarlat, c'est sa première oeuvre : "Le Périgord Noir", Sarlat où il y a dix-sept librairies, un maire formidable, des tas de gens qui aiment Véronique" (p. 68) au point que son fils l'assistant au Hasenrain, l'hôpital civil de Mulhouse, où elle agonise, l'encourage : "Tu sais qui on va revoir à Sarlat ? - Et je lui citais tous les noms, tous les jours : on verra Aubry... Ah ! Aubry ! C'est le boucher".

En juillet 1977, Jean-Guy Modin organise une expo : "Huit cents visiteurs en cinq jours et ça continue. Un brillant vernissage avec l'architecte Rey venu de Manosque, l'Abbé Castel venu de Brest. Et Jean Monestier, très ému, contant la naissance d'oeuvres géantes, les yeux noyés de larmes à peine contenues, sa cigale d'or de lutteur de langue d'oc au revers, et le maire Louis Delmond très bouleversé aussi". Et d'ajouter, toujours au téléphone, à Patrice : "Ton panneau avec tes papiers sur Véronique a été édifié... L'Alsace est présente".

A Mulhouse, "il y a l'église du Sacré-Coeur que voulut de toutes les forces de son ame le Chanoine Paul Schmitt. On la construisit à partir de juillet 1956 jusqu'au 7 mai 1959... Dans le vestibule, vous accueillez une dalle. Elle est de Véronique. Pour elle ce fut une joie, car la dalle répondait parfaitement à son absence de perspective (cette absence dans toute son oeuvre est telle qu'elle engendre des points de fuite pourtant inexistant, mais que le regard du contemplateur recrée). Deux personnages indiquent du bras le chemin. Des poissons naviguent dans les courbes qui figurent l'eau. Un oiseau semble s'interroger dans un pré. Un rectangle se compose de neuf carrés. Un autre de ronds qui paraissent des galets. Un autre encore de flèches. Et le dernier, tout en haut, s'efforce de contenir ce qu'il ne peut : un flamboyant soleil" (p. 93).

Depuis Paris, le 16 février 1976, elle écrit à Patrice : "Je reviens ces jours-ci à Mulhouse et j'exposerai mes dessins "Histoires d'oiseaux" et "Souk", 41 rue des 3 Rois... Mon fils Jean-Guy Modin a repris "Souk" à Mulhouse. Il en fera une galerie-Exposition-Restaurant, genre bistrot Montmartre où les peintres montreront leurs tableaux. Les Poètes viendront "dire" et chanter leurs poèmes. L'ouverture du "Souk" et l'exposition du 23 février à 17 h 30. Pour moi un grand événement" (p. 20).

"Parle-moi de ton jeune peintre, celui qui est paralysé et que tu viens de décourir. Tu as fait un tapage du diable dans ton journal" (p. 12)... Véronique brandit mon article sur le "jeune peintre paralysé de Guebwiller" Henri Valentin. Pourquoi ? Parce qu'elle est inquiète. Elle a lu. Elle a été étonnée. Elle veut à présent "en-tendre". Alors sa compréhension devient si profonde qu'elle va au-delà de ce que je lui ai lu et ai cru saisir moi-même et me révèle un nouvel aspect, ce dont je l'entretiens (p. 79).

"Guebwiller, un soir d'avril. Il pleut à longs traits à la fenêtre entrouverte où des plantes vertes boivent la nuit. Je dis : Et lorsque vous avez peint un paysage, vous êtes... heureux ? Il enlève, Henri Valentin, ses lunettes, lève son beau visage de douceur qu'un collier de barbe cerne, et répète, comme s'il ne saisissait pas tout à fait le sens du mot : - Heureux, oui, heureux - Il parle lentement, le bas du corps immobile, les mains en cri de la passion".

Patrice décrit encore : "Pantalon de velours. Gros chandail à col roulé... Nous sommes dans la maison de François Quiévreux. C'est par lui que tout a commencé. - Je connais Henri Valentin depuis de nombreuses années. Il était à l'école communale avec un de mes fils, Daniel. Il dessinait vaguement. Un jour, avec Daniel, il a décoré des oeufs de Pâques. C'était merveilleux. Je lui ai alors acheté une boîte de gouaches. En 1957, je l'avais emmené en vacances en Bretagne. Il a fait ses premières aquarelles..."

"Souffrant d'une sorte de paralysie qui ne lui permet de se déplacer que dans une voiture d'invalides, il a été au Centre de formation professionnelle à Mulhouse, où il a appris le métier de radio-électricien. Mais son manque de fixité, de coordination dans les mouvements l'a gêné de plus en plus et, en fin de compte, il a dû abandonner, rester chez lui, à Guebwiller. C'est alors que tout s'est décidé. Henri Valentin naissait à la peinture..." (p. 80). Et à François Quiévreux : "A-t-il pris des leçons ? - Non, aucune. Avec mon neveu et mon gendre, qui sont tous deux

architectes, nous avons décidé de le laisser à lui-même". Valentin a vingt ans, il a deux frères. "Gilbert, qui a vingt cinq ans, est plus atteint que lui par la maladie. Il est à Marseille, couché, incapable de tout mouvement. Bernard, l'aîné a été épargné". (Henri Valentin 1942 - 1976). "Véronique a écouté. Elle se tait" (p. 82).

Passons à Ronchamp où la Brigade tint assemblée générale en 1984 : "Notre-Dame du Haut. Je vois encore Claudius Petit, ministre de la reconstruction, à genoux dans l'herbe à côté du Corbusier - auquel seul Malraux sut rendre justice et offrit à son gisant la Cour Carrée du Louvre, l'hommage de Brasilia et de la Grèce et l'eau du Gange. Véronique fit la couverture de "Comprendre Ronchamp" du Docteur Marcel Maulini... Ronchamp, sa splendide simplicité. Sa blancheur. Ses volumes différents selon l'angle du regard... Le jour lumineux jaillit de la trouée quadrangulaire du béton et où on voit, ancienne et si belle, la Vierge Unique...". Véronique, pour un Noël, y conçut une crèche "avec des cylindres blancs en carton et d'autres machins". Le Corbusier n'appréciera pas, dit la légende (p. 93).

A Paris, qui fut un des havres de travail, mais aussi de relations indispensables quant à son art, elle conserva son "personnage" à l'accent suisse alémanique et à l'orthographe pleine de fautes, qui "n'en sont pas puisque de Véronique il s'agit et que ces fautes font partie du "personnage". En fait elle en était consciente, mais elle ne faisait rien pour les corriger". Elle fréquenta donc beaucoup de monde, dont Cocteau "qui m'aimait bien à cause de mes fautes de français - il m'enviait - car je ne l'ai fait pas "express" - tandis que lui - m'avouait : les faisait express... Je l'ai vu devenir malade - et malade et mort..." ("L'expression véronicienne" dans les citations du livre, ajoute Patrice Hovald (p. 21) a été respectée").

Entre toutes, citons l'exposition, dont le vernissage est un mardi 1er février 1966 "présidé par le grand patron Renault pour la sortie du 1 million en Renault 4 CV... J'ai réussi ce choix terrible 53 sur 2.000 artistes... J'ai eu l'honneur, on m'a fait visiter les usines de Billancourt et ensuite magnifiquement reçue par le directeur de Flins, ça durait toute la journée. Formidable ; formidable. Un jour je ferai : ces fours qui crachent les feux, les forges, la fonderie, l'usine Robot". Véronique avait découvert "un autre Paris" (p. 83).

Tu sais, quand je suis rue de Valois - écrit-elle à Patrice - et que je pense que Malraux est derrière une de ces fenêtres, alors j'ai envie d'arrêter les gens : regardez là-bas, il y a Malraux"... Elle l'avait rencontré à Strasbourg chez Octave Landwerlin, et en présence de René Dopff. Elle en avait conservé un souvenir extraordinaire : "C'est une des plus belles choses qui me soit arrivée", dira-t-elle après avoir décrit cette présence impressionnante alors qu'il "scrutait" chacun de ses dessins exposés là, alors que "personne ne bougeait" tandis que "pour moi c'était merveilleux et intolérable" (p. 102).

*

D I S T I N C T I O N S

Nous félicitons cordialement notre camarade André Bord (27 route de Wolfisheim - 67810 Holtzheim) qui, pour le 14 juillet 1986, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur au titre du ministère de l'Intérieur pour 41 ans d'activités professionnelles, de services militaires et de fonctions électives ; il était déjà porteur de la Médaille militaire, de la Croix de Guerre 39/45 et de la Médaille de la Résistance.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du 14 juillet 1986 détaillent les mérites civils de "celui qui fut sous l'ère gaulliste l'un des principaux hommes politiques de l'Alsace" : Député de Strasbourg (1958/81) - Secrétaire d'Etat à l'Intérieur (1966/76), chargé des relations avec le Parlement (1977/78) - Ministre des Anciens Combattants (1978/81) - Conseiller Municipal de Strasbourg depuis 1959, Conseiller Général en 1961 et Président (1967/79) - Président du Conseil régional d'Alsace (1974/77) - Député au Parlement européen.

Dans le numéro du 31 juillet, on apprend que notre ami "André Bord est chargé de la coopération franco-allemande : le mois de juillet aura décidément été faste pour André Bord. Quinze jours après avoir été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, voici que son nom réapparaît au Journal Officiel, en tant que nouveau président de la commission interministérielle pour les questions de coopération entre la France et l'Allemagne fédérale. Il succède à ce poste à M. Jacques Lecompt. La commission dont André Bord prend la tête, à 63 ans, est prévue par le traité

franco-allemand de janvier 1963. Elle est chargée de la préparation de tous les dossiers franco-allemands et a la capacité d'émettre des propositions pour les problèmes en suspens. "Je pense que dans le cadre du développement de l'Europe, qui passe obligatoirement par les relations entre notre pays et la RFA, il y a beaucoup de progrès à faire. C'est donc une commission importante que je suis appelé à présider", nous a déclaré M. Bord"

CHANGEMENT D'ADRESSE

Mgr. BOCKEL	Pierre	- 24c rue des Orfèvres	- 67000 STRASBOURG (Tél. 88.22.65.84)
		Bureau à l'Eveché : 16 rue Brulée	- 67081 STRASBOURG CEDEX (Tél. 88.32.76.25)
M. DEDOYARD	Roger	- 67 rue Lamennais	- 92370 CHAVILLE
M. ESCHBACH	Jean	- prière de rectifier l'adresse parue p. 32 du N° 201-II-86. qui est à lire : 52 avenue Belmontet	- 92210 SAINT CLOUD (et non : 51)
Pasteur FRANTZ	Fernand	- 16 boulevard de Strasbourg	- 31000 TOULOUSE
M. GENTZBOURGER	Pierre	- 3 square Nollet	- 75017 PARIS
Colonel PLEIS	Charles	- 50 rue de la Mittelhardt	- 68000 COLMAR (Tél. 89.41.03.54)

R E L I U R E

pour les 228 pages de l'Histoire de la "Brigade Indépendante Alsace-Lorraine du Colonel Berger 1944/45" chez Monsieur Joseph Meyer (16 rue des Quatrefoies - 75005 PARIS).

LA VIE DES SECTIONS

" CC "

Lors de la réunion de la Section "P" le 20 avril 1986, le Président Jacques Porcher a passé les consignes à notre camarade Jean Eschbach (52 avenue Alfred Belmontet - 92210 St Cloud). Le "CC" remercie Jacques Porcher de son dévouement et salue cordialement l'entrée au Comité Central de l'Amicale en tant que membre de droit du Président Jean Eschbach. Ce dernier sera donc invité aux prochaines réunions du "CC".

" HR "

Compte rendu de l'Assemblée Générale

Les membres de la Section "HR" se sont retrouvés le samedi 28 juin 1986 à l'"Auberge du Petit Chamois", au Marckstein, pour y tenir leur Assemblée Générale annuelle, journée d'été, radieuse de soleil et d'amitié.

Ont répondu à l'invitation du Président Paul Meyer le V.Pt-Trésorier J. Libold, le Secrétaire Grotzinger, et les camarades R. Boch, R. Holbein, et R. Martin, ainsi que le représentant de la section bas-rhinoise J.P. Burger ; naturellement les épouses étaient présentes ainsi que Mme Venturelli. D'autres se sont excusés de ne pouvoir participer à la rencontre : Mme Dopff, Pleis, Offenstein, Denzer, Grimm, Zundel, Schlumberger, Paulus... Nos pensées vont aussi à nos malades : Paul Kessler, A. Schuh.

Pendant que les dames, dans leur coin, se confient leurs derniers secrets, les hommes discutent sur les différents points de l'ordre du jour :

1. Le procès-verbal de la dernière Assemblée Générale du 31 mars 1985 à Colmar ne soulève aucune remarque.

2. Le secrétaire Grotzinger présente son rapport d'activité en rappelant la participation des membres de la section à différentes manifestations, à savoir :

- à Thann, le 8 mai 1985, pour l'inauguration de la rue André Malraux ;
- à Mulhouse : dénomination d'une rue A. Malraux ;
- à Strasbourg, au Congrès National de l'Amicale les 17 et 18 mai 1986 ;
- à Froideconche, le 8 mai 1986 pour l'inauguration officielle du monument national du Souvenir de la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine ;
- à Thann le 18 juin pour l'inauguration du monument du Stauffen.

3. Le trésorier J. Libold présente son rapport financier qui laisse apparaître un solde créditeur de 1.338,- francs.

4. L'Assemblée décide, sur proposition du trésorier, de porter la cotisation 1987 à F 90,-, se répartissant ainsi : CC = F 5,- - Section = F 25,- - Bulletin = F 60,-.

5. Le représentant du Bas-Rhin, J.P. Burger, rappelle que l'inauguration de la rue André Malraux à Strasbourg aura lieu le samedi 15 novembre 1986, et souhaite que ce soit l'occasion d'une réunion jumelée avec la Section haut-rhinoise.

L'ordre du jour étant épuisé, la société passe à table... les dames d'un côté, chacune trouvant une charmante surprise fleurie sur son assiette, les hommes de l'autre... pour savourer un Baeckenoffa bien de chez nous préparé par M. et Mme Balducci. Ce fut un régal fort apprécié... Et l'on s'attarda longuement dans la petite auberge, tant l'ambiance gastronomique et amicale était chaleureuse ; dans ces moments de retrouvailles chacune et chacun oublie le temps... Ce n'est donc que vers 16 heures qu'on pensa au retour, avec regrets, mais se promettant de prochaines rencontres avec les uns ou les autres.

J. Grotzinger

" P "

Réunion du 22 juin 1986

Etaients présents : M. et Mme Fernand DRY, MM. Marc Gerschel, Jacques Forcher, André Weiss et Jean Eschbach. Excusés ou absents : Mmes Guislaine Gaubert (a quitté la région parisienne pour sa propriété familiale de l'Anjou), Hélène Heliard, MM. Roger Dedoyard (doit revenir prochainement dans la région parisienne), Pierre Gentzbourger, André Jacob, Ferdinand Paquin et Georges Zezzos.

La conversation a d'abord porté sur la disparition de notre ami Serge Bromberger. Mme DRY nous a donné une photographie prise lors du dernier dîner amical de la Section de Paris où Serge figurait en bonne place.

Le Président a rendu compte de la cérémonie de Froideconche telle que la lui a racontée le Docteur Jacob qui y était présent.

On a eu enfin le plaisir d'accueillir André Weiss qu'on n'avait pas vu dans nos réunions depuis plus de 2 ans. C'est un ancien de la 3ème section (Lehn) du Commando Vieil Armand à laquelle appartenait aussi J. Eschbach. Après la joie des retrouvailles, il a été décidé de faire le prochain dîner amical dans la dernière semaine de Novembre, en principe le 28 novembre 1986.

" S "

Dans une lettre du 24 juillet 1986, le Président Tessier, signale qu'à "Froideconche la Section Savoie (6 membres) était représentée par Maurice Deperraz et par le Lieutenant Gerbert. - Moi-même j'espérais jusqu'au dernier moment être présent". Des difficultés de santé de Madame Tessier ont cependant entravé ce projet ; les meilleurs vœux de rétablissement lui sont cordialement adressés.

Le Président Paul Meyer se permet de suggérer à ses amis des Savoies, - qui trouveront certainement des camarades d'autres régions pour leur donner un coup de main -, de tenter l'aventure d'organiser en 1988 la 43ème Rencontre des Anciens, les Savoies ayant été le berceau du Bataillon Mulhouse des Dopff, Landwerlin et tant d'autres déjà disparus, mais non oubliés.

Souvenir d'une réception en Allier

Dans le Bulletin de l'ANACR de l'Allier, sous la plume d'Eugène Riedweg, le Président Huttard a relevé un long et excellent article intitulé : "Il y a un an à Creuzier-le-Vieux : la Brigade Alsace-Lorraine. - Le 16 mai 1985 notre ami Baudry recevait une délégation de ses camarades de la Brigade Alsace-Lorraine se rendant au Congrès national de Strasbourg. Il nous a paru intéressant de rappeler ce que fut cette brigade en donnant quelques extraits de son bulletin." Le lecteur trouve ensuite un excellent résumé étoffé de citations d'André Malraux et de de Lattre de Tassigny retraçant l'histoire de la BAL depuis ses origines clandestines jusqu'à son intervention dans la défense de Strasbourg en passant par les Vosges, Dannemarie et Mulhouse. Il y a lieu d'en féliciter l'auteur et de remercier le Dr Jacques Guillaumin, Président de l'ANACR de Vichy d'avoir fait connaître la BAL à ses adhérents, ainsi que M. et Mme Baudry de leur accueil amical (1 rue des Pins - Beausoleil - Creuzier-le-Vieux - 03300 Cusset).

*

A Puy-de-Fourches

"Une cérémonie du souvenir se déroulait dans le recueillement en cette matinée du 15 aout à Puy-de-Fourches. De nombreuses délégations d'anciens de la Résistance, d'anciens combattants, avec leurs drapeaux, étaient présentes dont Brigade Rac Dordogne-Nord, Brigade Rac - Groupe Jean-Marie, etc... Beaucoup de sacrifices, beaucoup d'abnégation cachent ces lettres d'or sur les étendards. Jacques Brachet, ex-commandant Jean-Marie, malgré de sérieux problèmes de santé, était là, au milieu de ses anciens. C'est tout juste si la compagnie Jean-Marie n'aurait pas pu être reconstituée.

Le pays ne sera jamais assez reconnaissant à ces soldats de l'ombre qui, mesurant l'étendue du désastre de l'époque, au lieu de se laisser aller à un vain désespoir, continuèrent la lutte contre l'occupant barbare. Trois noms à jamais gravés dans l'histoire du hameau tranquille d'aujourd'hui figurent sur la stèle accrochée aux flancs du cimetière. Le sacrifice de ces trois hommes, Georges Mazeau, Marcel Debord et Gaston Baylet a ses prolongements imprévus dans un tel rassemblement de l'amitié et du souvenir. Que l'exemple qu'ils ont donné par leur abnégation et l'amour de leur pays alimente la réflexion sur l'honneur et la grandeur de notre nation auprès des jeunes générations. Ami, souviens-toi." (envoyé par N. Balout)

*

A Clairvivre

En aout 1986, selon un article de journal transmis par N. Balout, "une stèle a été inaugurée au cimetière des réfugiés de Clairvivre en hommage aux morts et l'action de la 12ème Compagnie du Bataillon Violette, brigade Rac, pendant la dernière guerre. Il y avait une foule nombreuse d'anciens Rac, de sympathisants et aussi d'Alsaciens-Lorrains venus témoigner de leur reconnaissance à ceux qui ont combattu et sont tombés pour la liberté..." Au milieu d'une haie de drapeaux ne représentant pas moins d'une douzaine d'associations la plaque et la stèle furent dévoilées en particulier par M. Georges Rougement, ancien adjoint du Capitaine Selvez, commandant la 12ème Cie créée dans le secteur de Clairvivre. Cette unité a participé aux Combats de Puy-de-Fourches et Périgueux (15 au 18.08.44), Le Pizou (22.08.44) où la Cie a perdu neuf camarades dont le Cne Belvez, La Couronne- Angoulême (29-31 aout 44), Cognac (02.09.44), Saintes (04.09.44) pour se retrouver ensuite sur le front de l'Atlantique et participer aux libérations de Royan et de l'île d'Oléron (17.04-02.05.45).

*

Congrès 1987

La Section "50" a accepté d'organiser le 42ème Congrès 1987. Si l'on en juge d'après le "projet" annexé au présent bulletin, l'événement sera d'importance, ce qui incitera le plus de membres et leurs familles à inscrire les journées des 19 au 21 juin 1987 dans leur agenda en se promettant dès à présent de tout faire pour y participer.

CARNET BLANC

Trois lignes discrètes des Dernières Nouvelles d'Alsace du 25 juillet 1986 nous font part d'un heureux événement dont nous félicitons les acteurs en leur souhaitant de nombreuses années de bonheur : "La cérémonie religieuse du mariage de M. André Bord, ancien ministre, avec Mme Françoise Monique Heisserer a été célébrée mercredi en l'église de l'Immaculée-Conception à L'Ile Rousse en Corse. Le mariage civil avait été célébré à Paris."

Par contre, dans "Nice-Matin-Corse" du 24 juillet, sous une large photo en couleur ("Les nouveaux mariés entourés des personnalités balinaises" - Photo G. Guizol) et la signature "C.F.", on pouvait lire : "Monsieur André Bord, ancien ministre, a choisi L'Ile-Rousse pour se marier. - Ils ont dit "oui" pour la vie hier matin en l'église "Immaculée-Conception" à L'Ile-Rousse. Souriant, bronzé dans son complet cravate beige clair, M. André Bord, ancien ministre du Général De Gaulle, conseiller général et député au Parlement européen, a pris pour épouse la blonde Strasbourgeoise Françoise-Monique Heisserer: Grande, élégante, vêtue d'une robe blanche à pois noirs, la mariée est entrée dans la nef au bras de son mari.

Ils avaient élu Paris "ville lumière" pour y célébrer leur union civile. Ils ont choisi L'Ile-Rousse, "ville symbole de l'amitié qui les unit à son maire, Me Pierre Pasquini, et de l'amour qu'ils portent à la Corse", pour célébrer leur mariage religieux. "J'adore la Corse. J'y viens depuis plus de vingt ans. Je me sens d'ailleurs plus corse que les Corses" confiera André Bord, un sourire dans la voix.

Après avoir souhaité "longue vie, bonne santé et prospérité sous le regard de Dieu", l'abbé François Casta, vicaire forain de Balagne, a ensuite présidé à l'échange des consentements et des alliances en présence des deux témoins, Me Pierre Pasquini, maire de L'Ile-Rousse, et M. David Dary, conseiller municipal. La chorale de la ville, dirigée par Mme Marie-Rose Orsoni, adjoint au maire, déléguée aux affaires culturelles, a alors entonné le chant de l'"Alleluia" tandis que la mariée déposait sur l'autel de la Vierge Marie un bouquet de fleurs.

C'était un mariage ministériel célébré dans la plus grande simplicité et la plus stricte intimité. A l'issue de la cérémonie, la noce s'est dirigée vers la place Pascal-Paoli pour sabler le champagne à l'ombre des platanes avant d'aller déjeuner "les pieds dans l'eau" sur la place de Munio, au restaurant "Mata-Hari". Les mariés ont ensuite pris l'avion en direction de Nice à 14 h 40. Ils regagneront Strasbourg, leur ville natale, dans quelques jours."

*

Nous lisons dans les Dernières Nouvelles du 30 juillet 1986 : "Le mariage du Dr Jean-Christophe BIJON, fils de feu Hubert Bijon et petit-fils de M. et Mme Philippe Herrenschiitt avec Melle Shahrzad Hedayatpove a eu lieu à la mairie de Strasbourg dans la plus stricte intimité familiale".

*

Félicitations à tous !

CARNET NOIR

En aout 86, Noel Balout nous a fait part du décès de notre camarade

Sylvain CHATEIN

qui "avait vu le jour à Valeuil en décembre 1908. C'est à Brantome que se déroula son adolescence comme apprenti-charpentier, puis se dirigea vers le métier des armes. Après 1939, ce sera pour lui les combats de l'Est de la France au 107ème RI, puis l'Armée d'Armistice et le "6ème RI à Brantome dans le cadre duquel sa formation d'ouvrier du bois lui permit alors de procéder à la construction de magnifiques installations sportives au terrain de football de l'époque. Après dissolution de cette unité par l'occupant, il fut contacté par les responsables de la Brigade Alsace-Lorraine. Il devait la rejoindre le 6 juin 1944 et participer à de nombreux coups de main, entre autres à la libération d'Angoulême. C'est alors que la Brigade rejoignait la 1ère Armée et ce furent les combats d'Alsace, d'Allemagne et la fin de la guerre qui le retrouvait au grade d'adjudant. Estimant avoir suffisamment "bourlingué", il décidait de se replier sur Brantome auprès de son épouse.

"Ses anciens camarades avaient tenu à l'accompagner à sa dernière demeure. On remarquait parmi eux M. Ernest Hutard de Limoges, président de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine." A sa famille nous réitérons nos bien sincères condoléances (route de Périgueux - 24310 Brantome).

*

Nous présentons nos condoléances à la famille de feu

Madame Veuve Jacques ZACHARIAS

décédée dans sa 85ème année à Mulhouse le 7 septembre 1986, membre de la Section "HR" en tant que maman de notre camarade René François, ancien élève de l'Ecole de Filature et de Tissage de Mulhouse décédé accidentellement le 1er mars 1948 à Bourtzwiller à son domicile parental 9 rue Dinet. Pierre Lemblé avait alors écrit dans le bulletin N° 11 de mars 48 : "Né en 1926, René fut expulsé avec sa famille par les nazis en octobre 1940, ils se fixèrent à Lyon. En octobre 1944, avec la permission de ses parents il s'engagea à la Brigade, Compagnie Donon. C'était un garçon courageux, voire téméraire, toujours volontaire pour les missions dangereuses. C'est ainsi qu'il s'intégra dans l'équipe de déminage commandée par Bastier. En Allemagne, il fit partie des sections spéciales ayant pour mission de lutter contre le Wehrwolf..."

*

Nous vous faisons part du décès accidentel fin aout 1986 de l'un des frères du Président Ancel,

Ferdinand DIENER

que nous connaissions sous le nom d'amitié de Ferdi.

*

Nous présentons nos condoléances à notre camarade Fernand Wespny et à sa famille (Les Lauriers - 35 rue des Vosges - 68270 Wittenheim) de la Section "HR", Président départemental de l'Association "Rhin et Danube", qui ont perdu le 16 juin 1986 leur père, Monsieur Albert WESPNY âgé de 90 ans.

*

Serge BROMBERGER

"Notre ami Serge Bromberger s'est éteint le 13 juin 1986 à 9 heures du matin. Depuis plusieurs jours, nous savions que son état avait empiré et nous n'avions guère d'espoir de le voir se rétablir. Pendant trois mois, Jacques Porcher était venu le voir régulièrement, lui apportant le solide appui de son amitié et sa présence chaleureuse. Ils ont pu évoquer dans les mois qui ont précédé sa fin, les jours glorieux de la Brigade et la camaraderie qui unissait les anciens.

Serge Bromberger était resté très fidèle à notre amicale et était un assidu de nos réunions. Combien de fois l'avons-nous vu débarquer impromptu à un dîner ou à un pot alors qu'on le croyait occupé à un reportage lointain ! Il avait lui-même accéléré son retour pour se retremper dans la joyeuse camaraderie de la Brigade.

J. Porcher et moi-même avons assisté à la messe d'enterrement le 18 juin en l'Eglise Sainte-Jeanne-de-Chantal à la Porte de Saint-Cloud. Nous avons pu ainsi lui donner un dernier adieu et apporter à sa femme Jeanine nos très amicales consolations. Sur le cercueil on avait déposé le fanion de Bark, obligeamment prêté par J. Porcher.

Tous ceux que nous avons pu toucher de la Section de Paris ont été profondément attristés de la brutale disparition de Serge qui avait encore assisté il y a plus d'un an à notre dîner annuel." (J. Eschbach)

Dans le Figaro du 14 juin 1986, nous relevons les extraits suivants : "Serge Bromberger, un des très grands reporters de la profession... Un de ceux qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont couru le monde sur les traces d'Albert Londres (dont il mérita le prix en 1949) et témoigné aux avant-postes des fièvres et des folies de l'aventure humaine. Avec l'ardente curiosité qui l'a caractérisé jusqu'au bout, mais aussi la finesse et la sensibilité qui émaillaient son talent, Serge Bromberger a répondu "présent" à tous les rendez-vous de l'actualité : de la montée des fascismes à l'éveil du tiers monde et à la décolonisation, de l'agonie de l'Allemagne nazie à la naissance de l'Europe, des guerres de Corée et d'Indochine à la tragédie algérienne, en passant par les convulsions des trois Républiques, l'expédition de Suez et les soubresauts de l'Amérique centrale et du Moyen-Orient, il a été l'observateur scrupuleux autant que lucide de chacun des événements qui ont bouleversé la vie de la planète et, plus ou moins, marqué la nôtre, le chroniqueur rigoureux de l'histoire en train de se faire.

Rigueur, minutie, précision, sens de l'humain aussi... Ce sont les mots qui définissent le mieux, dans l'exercice de son métier de "flaneur salarié", celui que nous surnommions affectueusement "Le Grand Serge" - pas seulement à cause de sa longue carcasse nonchalante ! - et que Pierre Brisson, qui lui donna sa chance au "Figaro", appelait "Brom". "Le Figaro", c'était toute la vie de Serge Bromberger : il lui consacra trente ans de son existence, d'abord comme grand reporter de choc, ensuite comme directeur du service des grands reportages et enquêtes. Jamais, sur les différents "fronts" où je fus son compagnon de route, puis plus tard, dans son bureau directorial, quand il eut déposé à regret sa valise, je ne l'ai vu transiger avec les vieux principes appris à la rude école des "chiens écrasés" au "Matin" et à "L'Intransigeant" d'avant-guerre : enquête tenace sur le terrain, respect religieux des faits, recoupement constant de l'information. A l'acuité du regard, à ses dons d'analyste et de conteur subtil (on n'a pas oublié entre autres, ses "Treize Compiots du 13 mai", ses "Secrets de l'expédition d'Egypte" et son récent livre de souvenirs "Quarante ans de reportage"), Serge Bromberger joignait un humour piquant ou facétieux et surtout une âme généreuse qu'il s'efforçait de dissimuler sous une extrême pudeur. Il était plus que discret sur ses faits d'armes journalistiques et ne parlait jamais de ses autres campagnes : son engagement dans la Résistance, sa guerre avec Malraux dans la Brigade Alsace-Lorraine qui lui valurent la croix d'officier de la Légion d'honneur.

De "Brom", Pierre Brisson traçait ce portrait fidèle : "Son exploration cherche l'homme vrai. Ce ne sont pas des paysages qu'il traverse, c'est l'aventure des êtres qu'il vit et à laquelle il participe d'un cœur fraternel. Alliant de façon peu commune l'indépendance à l'esprit de solidarité, il est de ceux qui savent s'isoler dans une foule et maintenir des zones de silence et de secret au milieu des pires cacophonies... On trouve en lui la vraie fierté de la profession : celle qui s'affirme sans se proclamer." On ne saurait mieux dire.

La "terrible maladie" qui a emporté Serge Bromberger n'avait eu aucune prise sur son élégance naturelle, sa lucidité, son ouverture au monde et aux autres. Il est parti pour son dernier voyage comme pour les précédents : avec courage, dignité et discrétion. Et cette exigence passionnée qui avait été sa raison de vivre : celle de la vérité."

*

A LA MEMOIRE DE ROBERT VENTURELLI

Le 6 aout 1986, le Vice-Président de la Section "HR", Julien Libold, écrivait à Madame Venturelli : "Septembre 1976 - Septembre 1986, 10 ans déjà que votre mari nous a quittés. - Je vous revois dans la grande église dans votre robe blanche et notre Roby, alors que notre Président Paul Meyer et moi-même assistions à votre mariage. Mais hélas je revois aussi la petite église où, toute en noir, vous assistiez à l'enterrement de votre cher époux. Oui, elle était beaucoup trop petite cette église pour recueillir tous ceux qui voulaient rendre un dernier hommage à votre cher défunt. Au cimetière, avant de déposer quelques fleurs, j'ai prononcé un adieu : "Roby, tu nous a quittés, mais dans notre cœur tu seras toujours présent et tant qu'un Ancien de la BAL sera de ce monde, tu seras vivant parmi nous"..."

Le samedi 20 septembre 1986 à 11 heures au cimetière du Ladhof de Colmar, une délégation composée essentiellement d'Anciens de la Compagnie Iéna du Bataillon Metz a déposé la plaque commémorative de la Brigade Alsace-Lorraine sur la tombe du Sergent-Chef Robert Venturelli. "Roby" avait été le secrétaire fondateur de la Section "HR" depuis le 22 février 1946 jusqu'à son décès le 10 septembre 1976. Cette cérémonie volontairement restreinte à ses proches camarades (dont quelques-uns absents du Haut-Rhin se sont excusés) s'est déroulée dans l'intimité de la famille de Madame Venturelli, elle-même si fidèle aux rencontres amicales des compagnons de guerre de son mari, qui n'est pas oublié.

Nous prions toutes les familles éprouvées d'agréer les condoléances des membres de l'Amicale, ainsi que l'expression de leur sympathie.

*

* * *